

HONORÉ DE BALZAC

*La Maison  
du Chat-qui-pelote*

ÉDITION DE PATRICK BERTHIER

*Paru dans Le Livre de Poche :*

ADIEU

LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU

LES CHOUANS

LE COLONEL CHABERT

LE COUSIN PONS

LA COUSINE BETTE

LA DUCHESSE DE LANGEAIS

ÉCRITS SUR LE ROMAN

L'ÉLIXIR DE LONGUE VIE *précédé de* EL VERDUGO

EUGÈNE GRANDET

LA FEMME DE TRENTE ANS

ILLUSIONS PERDUES

LE LYS DANS LA VALLÉE

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

LA PEAU DE CHAGRIN

LE PÈRE GORIOT

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

SARRASINE

SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES

LA VENDETTA

LA VIEILLE FILLE *suiti de* LE CABINET DES ANTIQUES

LE LIVRE DE POCHE

*Libretti*

## PRÉFACE

Professeur à l'université de Nantes, Patrick Berthier est spécialiste de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, et en particulier de Balzac dont il a édité *L'Élixir de longue vie, Illusions perdues et Splendeurs et misères des courtisanes* dans Le Livre de Poche.

© Librairie Générale Française, 1999, pour la présentation et les notes.  
ISBN : 978-2-253-14622-3 — 1<sup>re</sup> publication — LGF

En un raccourci rendu possible par sa brièveté même, *La Maison du Chat-qui-pelote* offre au lecteur un premier contact avec l'univers balzacien. Premier parce que cette œuvre, dans l'ordre adopté par l'auteur lorsqu'en 1842 il lui donne le titre sous lequel nous la connaissons, ouvre *La Comédie humaine*. Mais premier contact aussi dans le cas — comme ici — d'une édition séparée, puisque, sous son titre originel de *Gloire et malheur*, cette nouvelle est l'une des plus anciennes avouées par Balzac : au moment où il l'écrit (octobre 1829), on n'a encore lu son nom que sur la couverture d'un seul de ses livres, *Le Dernier Chouan*, un roman historique paru six mois plus tôt. Il est vrai qu'à partir de ce moment la renommée va vite, non seulement grâce à la publication, en avril 1830, des *Scènes de la vie privée* dont *Gloire et malheur* fait partie, mais aussi parce que Balzac multiplie son activité dans les journaux et les revues. En quelques mois s'impose, même s'il en indispose plus d'un, ce jeune homme déjà gros, peu distingué mais sûr de son charme, et à qui admirateurs et envieux reconnaissent un double talent de conteur et de peintre de la femme.

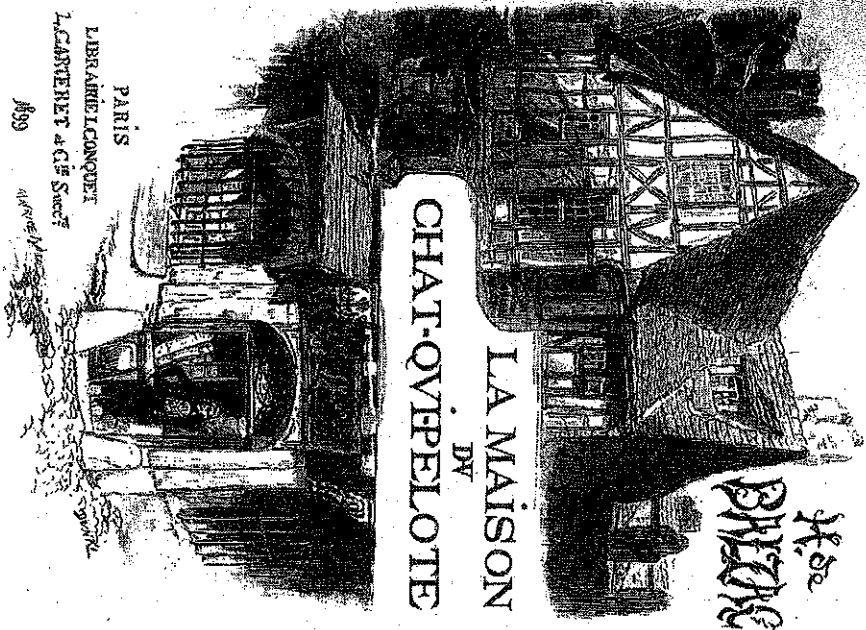
Comment nous, lecteurs actuels, pouvons-nous apprécier ce texte avec justesse ? En quoi ce que nous savons de Balzac nous aide-t-il à bien comprendre ce qui est en jeu ? Il y a plusieurs moyens de répondre. Le plus simple consiste à partir des deux titres successifs de la nouvelle : le premier, *Gloire et malheur*, est à la fois symbolique et moral ; Balzac eût volontiers qualifié l'autre, celui qui

nous est familier, d'« archéologique », puisque le Chat-qui-pelote fait partie de ce qu'il appelait lui-même « Ce qui disparaît de Paris ».

\*

Voyons d'abord du côté de *Gloire et malheur*. « Malheur » est clair : qu'Augustine Guillaume, charmante fille, mais fille de boutiquiers, voie se transformer en catastrophe son mariage de cœur avec le beau peintre Théodore de Sommerville va en effet de soi. Leur union masque mal de vives discordances. Discordance de milieux : même médiocre moralement (ce qu'est Théodore), un aristocrate reçoit en naissant — en tout cas selon la vue balzacienne des choses — le don de se diriger et de se faire accepter dans des sphères d'élégance interdites à la petite bourgeoise élevée au milieu des ballots de drap. Discordance de cultures, ensuite : Théodore a lu, vu, écouté toutes les musiques, les tableaux, les poèmes dont Augustine n'a pas même l'idée, elle qui ne connaît, en fait d'écriture, que le livre de comptes paternel ; pour qui la musique, ce sont les refrains des Variétés, et la peinture, l'enseigne native de la maison où elle est née. Discordance, enfin, de sensibilités, car ce n'est pas la gentille Augustine, si fraîche que la peigne l'encadrement de sa mansarde, qui peut rassasier un artiste. Oui, tant qu'elle est un modèle, désirable et lointain ; mais ensuite ? L'homme fantasque, changeant, tout livré au caprice de son inspiration, peut-il s'astreindre à la régularité sans malice d'une vie *quotidienne* ? Malheur, donc, à la petite victime qui n'a les moyens de rivaliser ni avec l'aristocratie (surtout si celle-ci s'incarne en sa rivale), ni avec le savoir (qui l'alourdit sans l'affiner), ni avec l'art lui-même, qu'elle ne comprend pas. Oui, dans *Gloire et malheur*, le malheur gagne, au point que tout, dans l'accélération du récit longtemps retardé par ses préambules, paraît aller vers ce cinquième où il se clôt.

Mais alors la « gloire » ? quelle gloire ? Celle du peintre,



Gravure sur bois par Maurice Bosc d'après Louis Dunkl.  
Paris, Librairie Conquet, L. Carrelet et Cie Successeurs, 1899.  
(Bibliothèque de la Maison de Balzac.)

1. Titre d'un article publié en 1845 dans le tome II du recueil *Le Diable à Paris*, Hetzel, daté 1846, p. 11-19.

à qui les deux tableaux que lui a inspirés la vue d'Augustine apportent la célébrité ? Oui, bien sûr. La gloire de l'inventeur, s'il ne vit pas en solitaire, ne s'obtient qu'aux dépens de ceux qui, au-dessous de lui, l'aiment et le vénèrent : en 1834, Balzac a consacré un grand roman tragique, *La Recherche de l'absolu*, à cette vérité désespérante. Mais ce n'est pas cela seulement. Augustine aussi a connu une forme de « gloire » : celle, presque effrayante, de son accès aux délices du désir et de l'union des sexes. À peine éveillée (mais prédisposée cependant) à l'amour par des lectures sentimentales qui préfigurent celles d'Emma Bovary, elle subit de plein fouet les effets physiques du coup de foudre. Face à Théodore c'est son corps qui se trouble, au point qu'elle se croit « criminelle » quand elle sent s'éveiller en elle « une jouissance inconnue » (p. 37). Balzac illustre ici, dès 1829, la conviction qui est la sienne : que les ravages des passions sont physiologiques, d'abord. Bien sûr, Augustine aime sentimentalement son mari ; mais trop ardemment, trop naïvement ; tant qu'il veut d'elle, elle s'offre. Elle ne sait pas faire la coquette, se refuser un soir pour être plus désirable le lendemain. Or Théodore, bien qu'artiste, n'est qu'un homme ordinaire selon Balzac : la femme qui n'est plus une inconnue à découvrir, en fait de plaisirs, devient un poids mort. Pour peu que la maternité la déforme, que l'allaitement l'accapare, c'en est fini de la « gloire » des corps soudés par les illusions du désir roi. Quand on lit ce texte, on ne doit pas oublier que Balzac vient d'écrire une *Physiologie du mariage* dont le titre est à prendre au pied de la lettre. Même l'honnête M. Guillaume, qu'on imagine mal porté sur la bagatelle, ne trouve pas d'autre moyen de consoler son commis Joseph, qui croyait épouser Augustine, et qui doit se rabattre sur l'année, Virginie défrêchée par l'attente : « [...] nous ne sommes pas toujours, lui dit-il, comme des Céladons pour nos femmes » — c'est-à-dire : nous nous permettons ce que permet l'Église, dans le mariage ! Et comme « madame Guillaume

1. Sur Céladon, voir p. 47, n. 2.

est dévote », sa dévotion même lui interdit (ou plutôt lui interdit) de ne pas accueillir le désir conjugal. C'est donc bien que, pour l'homme en tout cas, dans la vision balzacienne, le mariage est l'occasion légale du plaisir. La chance d'Augustine, c'est que pendant dix-huit mois cette proximité permise n'a pas été seulement ce que la langue familière appelle si terriblement le « devoir conjugal », mais vraiment le bonheur, la fatigue du bonheur, diluée dans « la molle langueur de ces repos où les âmes sont lancées si haut dans l'extase qu'elles semblent y oublier l'union corporelle » (p. 59). Sa malchance fatale, c'est qu'une fois retombé, chez son égoïste partenaire, le feu d'un désir qui d'être toujours comblé s'annuise, elle n'a plus rien dans sa vie soudain vide, sinon le souvenir rongéant des « délices primantières de son union » (p. 64).

Quelle fièvre a pu pousser le célibataire Balzac à cette évocation, fort audacieuse derrière le voile d'un vocabulaire allusif, des réalités du mariage ? Très tôt l'on a supposé qu'il y avait de l'autobiographique dans la narration balzacienne ; on l'a supposé d'autant plus fort que le romancier prétendait avoir « sur la promiscuité des sentiments personnels et des sentiments fictifs une opinion sévère et des principes bien arrêtés » : mais cela, il le disait dans la préface d'un roman à la première personne, et qui apparaissait comme un cas particulier dans son œuvre. Aussi put-on voir, récemment encore, de bons critiques placer *La Maison du Chat-qui-pelote* au nombre des textes qui « découragent toute tentative d'interprétation fondée sur des données biographiques<sup>2</sup> ». Pourtant, une autre formule de la préface du *Lys* sur « certaines émotions qui ne nous appartiennent jamais en entier » invitait à voir plus large, et notamment du côté de la famille : nous le savons aujourd'hui, écrire *Gloire et malheur*, en 1829, c'était pour Balzac non pas raconter sa vie, mais rendre un hommage douloureux, parce que posthume, à la plus jeune de ses sœurs, Laurence. De trois ans sa cadette, elle avait épousé par amour, à dix-neuf ans, un

1. *Le Lys dans la vallée* (1836). 2. Olivier Bonard, *La Peinture dans la création balzacienne*, Droz, 1969, p. 67.

aristocrate futile, Armand de Montzaigle, et dès 1825 elle était morte, usée par le désespoir. Balzac a transposé, à peine, ce drame dont il était resté blessé<sup>1</sup>. Augustine, cadette sacrifiée sur l'autel de l'orgueil masculin, est dans son œuvre un des premiers modèles de ces « êtres souffrants ou foudroyés<sup>2</sup> » dont les sœurs, plus tard, s'appellent Eugénie Grandet, Pierrette... En transposant dans l'histoire d'Augustine ce qu'il avait vu au sein de sa propre famille, Balzac n'avait nullement conscience de se laisser aller à « la prostitution des plus chers trésors du cœur<sup>3</sup> » ; au contraire : il sahnait une de ces âmes naïves broyées par l'inhumanité sociale, un de ces êtres qu'il appela plus tard « les martyrs ignorés<sup>4</sup> ».

\*

Nous touchons ici à l'un des points sensibles de la critique balzacienne. Lorsqu'elle cherche ainsi la correspondance entre l'œuvre et la vie, ne réduit-elle pas l'œuvre, soit par un recours (souvent caricatural) à la psychanalyse, soit par un souci myope d'enquête documentaire ? On doit pouvoir aussi apprécier l'histoire d'Augustine selon des critères esthétiques, idéologiques, philosophiques, indépendants de l'anecdote ? Oui, bien sûr, on le peut : Max Andréoli l'a fortement montré dans son « ébauche d'une lecture totale » de notre nouvelle<sup>5</sup>. Mais pourquoi vouloir que les dé marches s'excellent ? Voici venu le moment d'examiner le second titre de cette histoire, celui sous lequel elle est célèbre aujourd'hui. En intitulant *La Maison du Chat-qui-pelote*<sup>6</sup> ce qui s'appelait jusqu'alors *Gloire*

1. Sur Montzaigle, voir les inédits publiés par Ph. Havard de la Montagne (« Un beau-frère de Balzac », *L'Année balzacienne* 1964, p. 39-66). Le rapprochement entre Montzaigle et Sommerivieux a été systématisé par Anne-Marie Meininger dans la préface de son édition de la nouvelle (Gallimard, Pléiade, t. I, 1976, p. 25-38). 2. Préface du *Lys*, encore. 3. *Ibid.* 4. Titre d'un roman inachevé de 1836-1837. 5. Voir la bibliographie. 6. À cause de la peinture qui sert d'enseignement au magasin, et qui représente un chat jouant à la paume : le rapport avec le commerce du drap vient de ce que les balles du jeu de paume étaient faites de déchets de laine boursés dans une enveloppe de drap

et malheur, mais en le maintenant dans les *Scènes de la vie privée* (et qui plus est à la première place), Balzac lui-même indique la double piste à suivre : autobiographie et volonté d'écrivain.

L'autobiographie, nous l'avons dit, est indirecte ; parlons plutôt de souvenirs — mais précis, aigus, multiples ! Souvenirs obliques, puisque, toujours pensionnaire, Balzac enfant a vécu enfermé loin des siens ; mais il n'en est pas moins vrai que tout, dans le décor, vient de la famille : ces bourgeois de la rue Saint-Denis qui vivent du commerce textile, il ne les a pas inventés : ce sont ses oncles, ses aïeux, tels que Philippe Havard de la Montagne les a fait revivre<sup>1</sup> ; il a pris sur le vif jusqu'à leur jargon professionnel, qui désigne les tissus par de mystérieuses initiales. Les enseignes des vieux magasins de ce cœur de Paris, il ne les a pas inventées non plus : le D<sup>r</sup> Vimont, dans son *Histoire de la rue Saint-Denis*, les a toutes retrouvées ; la vieille maison des Guillaume, si elle n'est pas vraie, est donc hautement vraisemblable. Quant à la façon dont on y vit, elle aussi vient en ligne directe du réel familial. Ainsi ne prenons pas pour un effet seulement littéraire l'insistance avec laquelle Balzac nous invite à voir dans la maison du Chat-qui-pelote un couvent, avec sa « sœur tourterelle<sup>2</sup> » (p. 27), son « silence de cloître » (p. 30) et, dans ses habitudes, une telle « régularité monastique » (*ibid.*) qu'on se croirait dans une « succursale de la Trappe<sup>3</sup> » (p. 32). Car la littérature n'est pas seule en cause ici : parmi les documents balzaciens conservés dans le fonds Lovenjoul de la bibliothèque de l'Institut, à Paris, figure un étonnant et triste « Employé du temps », soi-

blanc (voir l'« Essai de déchiffrement d'une enseigne » de Muriel Amar, *L'Année balzacienne* 1993, p. 144).

1. Voir notamment ses articles « Sous le signe de quelques clochers parisiens », *L'Année balzacienne* 1966, p. 3-18 et « Sur les pas de Charles Sédillot », *L'Année balzacienne* 1968, p. 3-24. 2. Religieuse qui sert de concierge dans un couvent cloître. 3. Les trappestes (branche des cisterciens) sont un des ordres cloîtrés les plus rigoureux du catholicisme. Cf. encore, p. 36, l'allusion à la « Thibarde », partie sud de l'Égypte ancienne où se développaient les premières formes de la vie monacale chrétienne.

généusement rédigé par Mme Sallambier, la grand-mère maternelle du romancier, pour ses filles : tout y est prévu et minuté, du lever au coucher, à commencer par leur absolue docilité, et Balzac connaissait ce texte, puisque c'est par dizaines que peuvent être relevées les correspondances, parfois littérales, entre ses injonctions et celles que, dans *La Maison du Chat-qui-pelote*, Mme Guillaume fait peser sur ses propres filles<sup>1</sup>.

Le caractère personnel et émotionnel de notre nouvelle ne fait donc aucun doute ; mais le titre définitif que lui donne Balzac en 1842 nous invite à modifier, ou plutôt à enrichir la perspective de notre lecture. En donnant désormais la vedette à cette vieille bâtisse, le romancier, sûr de son ambition globale, voile la confiance familiale (au demeurant indécidable pour ses contemporains) au profit d'une vision plus nettement historique. Le lecteur fidèle de Balzac (et même celui qui n'aurait lu que les premières pages du *Père Goriot*!) sait que la description du milieu détermine celle des gens qui y vivent : il sait donc que si les Guillaume vivent dans cette maison à la fois sans âge et toujours debout, leurs enfants n'ont aucune chance de se dégager de la double emprise des lieux et de l'hérédité. La sagesse commerciale (dont Balzac, au fond, ne se moque nullement) est une chose ; l'illusion de la liberté en est une autre. Augustine périt d'être, irrémédiablement, la fille de ses parents. L'histoire des meurs intimes se confond avec celle des sociétés. L'échec qui déchire le couple Sommerivieux n'est pas seulement privé : il symbolise l'hétérogénéité même du corps social. On aura compris que, pour rendre justice à la nouvelle de Balzac, il faut la lire en pensant à la fois aux deux titres qu'il lui a donnés : *Gloire et malheur* est la confession indirecte et déchirée d'un frère aimant, qui pourrait bien s'être discrètement silhouetté en ce « poète » qui, à la fin, vient visiter la tombe de Laurence-Augustine ;

1. Cet « emploi du temps » a été publié pour la première fois par Marie-Jeanne Durry dans son cours de Sorbonne sur *Un début dans la vie* (C. D. U., 1953). Par la suite P.-G. Castex et A.-M. Meininger, dans leurs éditions respectives, l'ont largement exploité.

et cet aspect familial et privé, Balzac l'oublie si peu que, lorsqu'il abandonne le titre original, il compense sa disparition par l'ajout d'une dédicace à la petite-fille d'une amie de sa grand-mère, Marie de Montbeau, dont la mère était morte jeune, en 1837, après une destinée conjugale fort comparable à celle de Laurence de Montzaigle. Mais par ailleurs, Balzac, en faisant de Sommerivieux un artiste, ce que n'était pas Montzaigle, se donne et nous donne un bien autre plaisir : celui de se comporter lui-même en *peintre* de Paris ; n'est-ce pas cette dominante-là qui l'emporte, dans le nouveau titre ? Balzac et Théodore sont côte à côte, devant ce vieux magasin que l'un et l'autre ils veulent fixer sur la toile ; mais le romancier a sur le peintre l'avantage de l'omniscience : il sait ce que cachent les fenêtres presque opaques de cette forteresse. Par son inoubliable façade, *La Maison du Chat-qui-pelote* est l'annonce, magistrale dès 1830, d'une vision totale de l'humanité désaccordée.

Patrick BERTHIER.

Le texte de cette nouvelle et son histoire nous sont bien connus, puisque nous en possédons le manuscrit complet (fonds Lovenjoul de l'Institut, cote A 89), deux éditions sous le titre *Gloire et malheur* : dans les *Scènes de la vie privée* (Mame, 1830), et dans les *Études de mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle* (Béchet, 1835) ; et une troisième édition à nouveau corrigée, dans le premier volume de *La Comédie humaine* (Furne, 1842). C'est ce dernier texte que nous reproduisons, compte tenu des corrections de Balzac sur son exemplaire personnel ; nos interventions se limitent à quelques cas manifestes d'erreurs ou de coquilles, à la modernisation la plus discrète possible de la ponctuation ou de l'orthographe, mais en revanche nous imprimons, selon le désir insistant de l'auteur, « monsieur », « madame » et « mademoiselle » en toutes lettres, et nous réspections — en les signalant en note — certaines graphies spécifiques auxquelles il tenait.

DÉDIÉ À MADemoiselle MARIE DE MONTHEAU<sup>1</sup>

Au milieu de la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue du Petit-Lion<sup>2</sup>, existait naguère une de ces maisons précieuses qui donnent aux historiens la facilité de reconstruire par analogie l'ancien Paris. Les murs menaçants de cette bicoque semblaient avoir été bariolés d'hieroglyphes. Quel autre nom le flâneur pouvait-il donner aux X et aux V que traçaient sur la façade les pièces de bois transversales ou diagonales dessinées dans le badigeon par de petites lézardes parallèles ? Evidemment, au passage de la plus légère voiture, chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire dont aucun modèle ne se verra bientôt plus à Paris. Cette couverture, tordue par les intempéries du climat parisien, s'avancait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter le mur d'un grenier et sa lucarne sans appui. Ce dernier étage fut construit en planches clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger cette frêle maison.

Par une matinée pluvieuse, au mois de mars<sup>3</sup>, un jeune homme, soigneusement enveloppé dans son manteau, se tenait sous l'auvent d'une boutique en face de ce vieux logis, qu'il examinait avec un enthousiasme d'archéologue. À la vérité, ce débris de la bourgeoisie du seizième siècle offrait à l'observateur plus d'un problème à résoudre. A

chaque étage, une singularité : au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux à la faveur duquel un habile marchand prête aux étoffes la couleur souhaitée par ses chalands. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies<sup>1</sup> relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage. Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humides croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française<sup>2</sup>. Ces croisées avaient de petites vitres d'une couleur si verte que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux des profanes. Parfois, cet observateur, ennuyé de sa contemplation sans résultat, ou du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Un sourire involontaire se dessinait alors sur ses lèvres, quand il revoit la boutique où se rencontraient en effet des choses assez risibles. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépite, avait été rechapée d'en haut de couches de diverses peintures que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge. Au milieu de cette large poutre mignardement<sup>3</sup> sculptée se trouvait un antique tableau représentant un chat qui pelotait. Cette toile causait la gaieté du jeune homme. Mais il faut

1. Ces stores, faits de lamelles de bois articulées et qui se baissent ou se relèvent par entoulement à l'aide de cordons de tirage, tiennent lieu de volets. 2. Le Conservatoire des arts et métiers, ancêtre de tous les écomusées, avait été créé par un décret de la Convention en octobre 1794. 3. Cet adjectif plutôt élogieux au XIX<sup>e</sup> siècle désigne ici la finesse des sculptures.

1. Dédicace ajoutée par Balzac en 1842. Voir la Préface, p. 13.  
2. Devenue sous le Second Empire la partie est de la rue Tréguenne.  
3. Mars 1811, selon la probabilité la plus cohérente.

dire que le plus spirituel des peintres modernes n'inventerait pas de charge si comique. L'animal tenait dans une de ses pattes de devant une raquette aussi grande que lui, et se dressait sur ses pattes de derrière pour mirer une énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé. Dessin, couleurs, accessoires, tout était traité de manière à faire croire que l'artiste avait voulu se moquer du marchand et des passants. En altérant cette peinture naïve, le temps l'avait rendue encore plus grotesque<sup>2</sup> par quelques incertitudes qui devaient inquiéter de consciencieux flâneurs. Ainsi la queue mouchetée du chat était découpée de telle sorte qu'on pouvait la prendre pour un spectateur, tant la queue des chats de nos ancêtres était grosse, haute et fournie. À droite du tableau, sur un champ d'azur qui déguisait imparfaitement la pourriture du bois, les passants hisaient GUILLAUME; et à gauche, SUCCESSEUR DU SIEUR CHEVREU. Le soleil et la pluie avaient rongé la plus grande partie de l'or moulu<sup>3</sup> parcimonieusement appliqué sur les lettres de cette inscription, dans laquelle les U remplaçaient les V et réciproquement, selon les lois de notre ancienne orthographe. Afin de rabattre l'orgueil de ceux qui croient que le monde devient de jour en jour plus spirituel, et que le moderne charlatanisme surpasse tout, il convient de faire observer ici que ces enseignes, dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux à l'aide desquels nos espions ancêtres avaient réussi à amener les chalandes dans leurs maisons. Ainsi la Truie-qui-file, le Singe-vert, etc., furent des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au quinzième siècle. De semblables curiosités enrichissaient plus vite

1. Parce que le jeu de paume était réservé aux nobles (voir le commentaire de Mitrel Amar. *L'Année balzacienne 1993*, p. 150).  
2. Le mot semble pris ici dans son sens à la fois habituel (ridicule) et artistique (bizarre et comique); cette double valeur correspond d'ailleurs bien à l'ambiguïté de la description. Voir encore p. 66.  
3. Alliage pâteux d'or et de mercure employé par les doreurs : procédé économique, comparé à la vraie dorure à la feuille d'or.

leurs heureux possesseurs que les Providence, les Bonne-foi, les Grâce-de-Dieu et les Décollation<sup>1</sup> de saint Jean-Baptiste qui se voient encore rue Saint-Denis. Cependant l'inconnu ne restait certes pas là pour admirer ce chat, qu'un moment d'attention suffisait à graver dans la mémoire. Ce jeune homme avait aussi ses singularités. Son manteau, plissé dans le goût des draperies antiques, laissait voir une élégante chaussure, d'autant plus remarquable au milieu de la boue parisienne, qu'il portait des bas de soie blancs dont les mouchetures attestaient son impatience<sup>2</sup>. Il sortait sans doute d'une noce ou d'un bal, car à cette heure matinale il tenait à la main des gants blancs, et les boucles de ses cheveux noirs défrisés éparpillées sur ses épaules indiquaient une coiffure à la Caracalla, mise à la mode autant par l'école de David que par cet engouement pour les formes grecques et romaines qui marqua les premières années de ce siècle<sup>3</sup>. Malgré le bruit que faisaient quelques marchands attardés passant au galop pour se rendre à la grande halle<sup>4</sup>, cette rue si agitée avait alors un calme dont la magie n'est connue que de ceux qui ont erré dans Paris désert, à ces heures où son tapage, un moment apaisé, renaît et s'entend dans le lointain comme la grande voix de la mer. Cet étrange jeune homme devait être aussi curieux pour les commerçants du Chat-qui-pelote que le Chat-qui-pelote l'était pour lui. Une cravate éblouissante de blancueur rendait sa figure tourmentée encore plus pâle qu'elle ne l'était réellement. Le feu tour à tour sombre et pétillant

1. Décapitation. Tous ces noms d'enseignes sont authentiques (voir la Préface, p. 11).  
2. Soit en se hâtant pour venir, soit en piétinant sur place, le jeune homme a mis de la boue sur ses bas : motif récurrent chez Balzac (cf. le Rastignac du *Père Goriot*, le Raphaël de *La Peau de chagrin*).  
3. Cet « engouement » était marqué, déjà, quelques lignes plus haut, par le manteau drapé à l'antique; l'empereur romain Caracalla (188-217) a donné son nom à une coupe de cheveux courte et bouclée (à laquelle ne correspond donc guère celle du personnage...).  
4. Le magasin de Guillaume se trouve trois cents mètres au nord-est des halles de Paris; déjà situées là où Balzac les reconstruisit sous le Second Empire, avant qu'elles ne fussent détruites durant l'été 1971.



que jetaient ses yeux noirs s'harmoniait<sup>1</sup> avec les contours bizarres de son visage, avec sa bouche large et sinuose qui se contractait en souriant. Son front, ridé par une contrariété violente, avait quelque chose de fatal. Le front n'est-il pas ce qui se trouve de plus prophétique en l'homme ? Quand celui de l'inconnu exprimait la passion, les plis qui s'y formaient causaient une sorte d'effroi par la vigueur avec laquelle ils se prononçaient ; mais lorsqu'il reprenait son calme, si facile à troubler, il y respirait une grâce lumineuse qui rendait attrayante cette physionomie où la joie, la douleur, l'amour, la colère, le dédain éclataient d'une manière si communicative que l'homme le plus froid en devait être impressionné. Cet inconnu se dépitait si bien au moment où l'on ouvrit précipitamment la lucarne du grenier qu'il n'y vit pas apparaître trois joyeuses figures rondelottes, blanches, roses, mais aussi communes que le sont les figures du Commerce sculptées sur certains monuments. Ces trois faces, encadrées par la lucarne, rappelaient les têtes d'anges bouffis semés dans les nuages qui accompagnaient le Père éternel<sup>2</sup>. Les apprentis respirèrent les émanations de la rue avec une avidité qui démontrait combien l'atmosphère de leur grenier était chaude et méphitique<sup>3</sup>. Après avoir indiqué ce singulier factonnaire, le commis qui paraissait être le plus jovial disparut et revint en tenant à la main un instrument dont le métal inflexible a été récemment remplacé par un cuir souple ; puis tous prirent une expression malicieuse en regardant le badaud qu'ils aspergèrent d'une pluie fine et blanche dont le parfum prouvait que les trois mentons venaient d'être rasés<sup>4</sup>. Élevés sur la pointe de leurs pieds, et réfugiés au fond de leur grenier pour jouir de la colère de leur victime, les commis cessèrent de rire en voyant

1. S'harmoniait et non s'harmonisait : cette forme est systématiquement préférée par Balzac à celle qui a prévalu depuis. 2. Sous-entendu : en peinture (cf. « encadrées par la lucarne »). 3. Méphitique signifie couramment au XIX<sup>e</sup> siècle un air malsain et irrespirable, spécialement dans des lieux fermés et/ou surpeuplés. Le mot est devenu rare. 4. Comprendons que les employés de Guillaume arrosent le jeune homme d'eau savonneuse, à l'aide de cette grosse seringue qui servait aux lavements intestinaux, si souvent évoquée dans la farce classique.

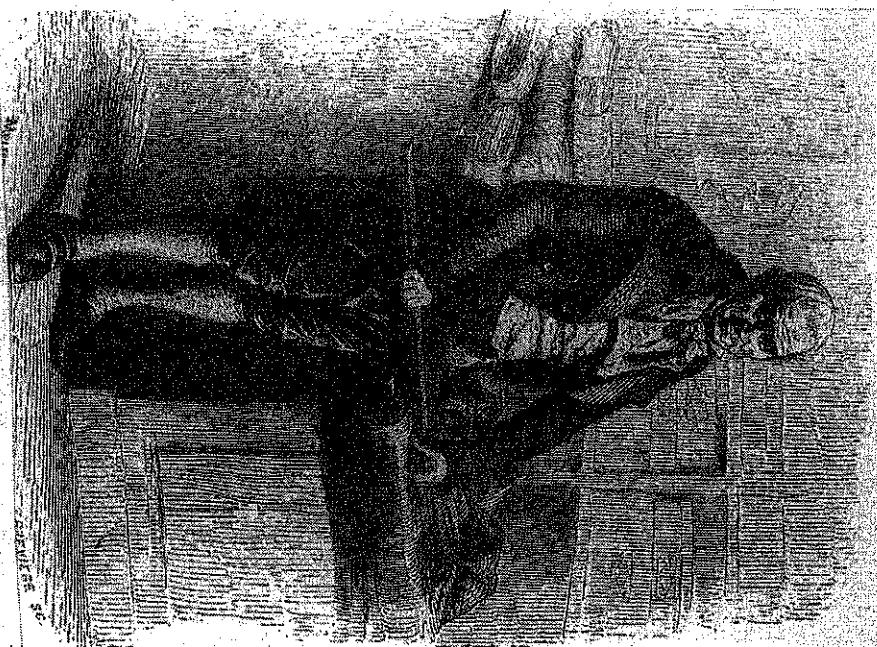
l'insouciant dédain avec lequel le jeune homme secoua son manteau, et le profond mépris que peignit sa figure quand il leva les yeux sur la lucarne vide. En ce moment, une main blanche et délicate fit remonter vers l'imposte la partie inférieure d'une des grossières croisées du troisième étage, au moyen d'une de ces coulisses dont le tourniquet<sup>1</sup> laisse souvent tomber le lourd vitrage qu'il doit retentir. Le passant fut alors récompensé de sa longue attente. La figure d'une jeune fille, fraîche comme un de ces blancs calices qui fleurissent au sein des eaux, se montra couronnée d'une ruche<sup>2</sup> en mousseline froissée qui donnait à sa tête un air d'innocence admirable. Quoique couverts d'une étoffe brune, son cou, ses épaules s'apparevaient, grâce à de légers interstices ménagés par les mouvements du sommeil. Aucune expression de contrainte n'altérait ni l'ingénuité de ce visage, ni le calme de ces yeux immortalisés par avance dans les sublimes compositions de Raphaël : c'était la même grâce, la même tranquillité de ces vierges devenues proverbiales. Il existait un charmant contraste produit par la jeunesse des joues de cette figure, sur laquelle le sommeil avait comme mis en relief une surabondance de vie, et par la vieillesse de cette fenêtre massive aux contours grossiers, dont l'appui était noir. Semblable à ces fleurs de jour qui n'ont pas encore au matin déplié leur tuni que roulée par le froid des nuits, la jeune fille, à peine éveillée, laissa errer ses yeux bleus sur les toits voisins et regarda le ciel ; puis, par une sorte d'habitude, elle les baissa sur les sombres régions de la rue, où ils rencontrèrent aussitôt ceux de son adorateur : la coquette rie la fit sans doute souffrir d'être vue en déshabillé, elle se retira vivement en arrière, le tourniquet tout usé tourna, la croisée redescendit avec cette rapidité qui, de nos jours, a valu un nom odieux à

1. Sorte de cale pivotante censée empêcher ce que nous appelons une fenêtre à guillemine (cf. un peu plus loin le « nom odieux » auquel fait allusion Balzac) de retomber brutalement le long de ses montants. 2. La ruche est une bande d'étoffe plissée dont on orne divers vêtements féminins. Le mot désigne ici par métonymie le bonnet de nuit froncé d'Augustine.

cette naïve invention de nos ancêtres, et la vision disparut. Pour ce jeune homme, la plus brillante des étoiles du matin semblait avoir été soudain cachée par un nuage.

Pendant ces petits événements, les lourds volets intérieurs qui défendaient le léger vitrage de la boutique du Chat-qui-pelote avaient été enlevés comme par magie. La vieille porte à heurtir fut repliée sur le mur intérieur de la maison par un serviteur vraisemblablement contemporain de l'enseigne, qui d'une main tremblante y attacha le morceau de drap carré sur lequel était brodé en soie jaune le nom de *Guillaume, successeur de Chevel*. Il eût été difficile à plus d'un passant de deviner le genre de commerce de monsieur Guillaume. À travers les gros barreaux de fer qui protégeaient extérieurement sa boutique, à peine y apercevait-on des paquets enveloppés de toile brune aussi nombreux que des harengs quand ils traversent l'Océan. Malgré l'apparente simplicité de cette gothique façade, monsieur Guillaume était de tous les marchands drapiers de Paris celui dont les magasins se trouvaient toujours le mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, et dont la probité commerciale ne souffrait pas le moindre soupçon. Si quelques-uns de ses confrères concluaient des marchés avec le gouvernement, sans avoir la quantité de drap voulu, il était toujours prêt à la leur livrer, quelque considérable que fût le nombre de pièces soumissionnées<sup>1</sup>. Le rusé négociant connaissait mille manières de s'attribuer le plus fort bénéfice sans se trouver obligé, comme eux, de courir chez les protecteurs, y faire des bassesses ou de riches présents. Si les confrères ne pouvaient le payer qu'en excellentes traites un peu longues, il indiquait son notaire comme un homme accommodant ; et savait encore tirer une seconde mouture du sac, grâce à cet expédient qui faisait dire proverbiallement aux négociants de la rue Saint-Denis : « Dieu vous garde du notaire de monsieur Guillaume ! » pour désigner un

1. Terme juridique. En termes actuels, la soumission est l'acte écrit par lequel un prestataire de services (ici, M. Guillaume) répond à un appel d'offres en s'engageant à respecter le cahier des charges.



« La figure de Monsieur Guillaume annonçait la patience, la sagesse commerciale et l'espèce de cupidité rasée que réclament les affaires. »  
Gravure par Bréviaire d'après E. Meissonier.  
Paris, édition Fume, 1842. (Bibliothèque de la Maison de Balzac.)

escompte onétreux<sup>1</sup>. Le vieux négociant se trouva debout comme par miracle, sur le seuil de sa boutique, au moment où le domestique se retira. Monsieur Guillaume regarda la rue Saint-Denis, les boutiques voisines et le temps, comme un homme qui débarque au Havre et revoit la France après un long voyage. Bien convaincu que rien n'avait changé pendant son sommeil, il aperçut alors le passant en faction qui de son côté contemplait le patriarche de la draperie, comme Humboldt dut examiner le premier gymnole électrique qu'il vit en Amérique<sup>2</sup>. Monsieur Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés, et des souliers carrés à boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, enveloppait son corps légèrement voûté d'un drap verdâtre garni de grands boutons en métal blanc mais rougis par l'usage. Ses cheveux gris étaient si exactement aplatis et peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux deux, percés comme avec une vrille, flamboyaient sur deux arcs marqués d'une faible rougeur à défaut de sourcils. Les inquiétudes avaient tracé sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis de son habit. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires. À cette époque on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles où se conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les costumes caractéristiques de leurs professions, et restées au milieu de la civilisation nouvelle comme ces débris antédiluviens retrouvés par

1. Toujours en essayant de transposer en vocabulaire d'aujourd'hui, disons que pour obtenir plus vite le paiement de ces « traites un peu longues » (reconnaisances de dette dont l'échéance est trop lointaine pour son goût), M. Guillaume contraignait ses confrères à passer par son notaire qui rééchelonne leur dette en se servant au passage ; dans un des états manuscrits de ce passage, Balzac comparait plus explicitement le notaire de M. Guillaume à « un usurier ». Guillaume lui-même y gagne puisque, selon une expression proverbiale venue du vocabulaire des meuniers, il « tûte » une seconde mouture du sac ». 2. Alexandre von Humboldt (1769-1839), naturaliste allemand, avait exploré la région de l'Orénoque en 1800.

Cuvier dans les carrières<sup>1</sup> ! Le chef de la famille Guillaume était un de ces notables gardiens des anciens usages : on le surprenait à regretter le Prévôt des Marchands, et jamais il ne parlait d'un jugement du tribunal de commerce sans le nommer la *sentence des consuls*<sup>2</sup>. Levé sans doute en vertu de ces coutumes le premier de sa maison, il attendait de pied ferme l'arrivée de ses trois commis, pour les gourmander en cas de retard. Ces jeunes disciples de Mercure<sup>3</sup> ne connaissaient rien de plus redoutable que l'activité silencieuse avec laquelle le patron scrutait leurs visages et leurs mouvements, le lundi matin, en y cherchant les preuves ou les traces de leurs escapades. Mais, en ce moment, le vieux drapier ne fit aucune attention à ses apprentis, il était occupé à chercher le motif de la sollicitude avec laquelle le jeune homme en bas de soie et en manteau portait alternativement les yeux sur son enseigne et sur les profondeurs de son magasin. Le jour, devenu plus éclatant, permettait d'y apercevoir le bureau grillagé, entouré de rideaux en vieille soie verte, où se tenaient les livres immenses, oracles muets de la maison. Le trop curieux étranger semblait convoiter ce petit local, y prendre le plan d'une salle à manger latérale, éclairée par un vitrage pratiqué dans le plafond, et d'où la famille réunie devait facilement voir, pendant ses repas, les plus légers accidents qui pouvaient arriver sur le seuil de la boutique. Un si grand amour pour son logis paraissait suspect à un négociant qui avait subi le régime du *Maximum*. Monsieur Guillaume pensait donc assez natu-

1. Georges Cuvier (1769-1832), grand spécialiste des fossiles, est nommé dans une vingtaine d'ouvrages de Balzac, qui admettait les indications gênantes grâce auxquelles il reconstituait le passé des espèces. 2. Cette façon de parler est assez naturelle, car le tribunal de commerce, à l'époque où se déroule l'action, est de création récente (1808) ; jusqu'alors, les juges qui tranchaient les litiges commerciaux portaient en effet le titre de consuls ; en revanche l'allusion qui précède vise davantage à ridiculiser le passivisme de M. Guillaume, car si la charge de prévôt des marchands (préfiguration de la fonction de maire de Paris) a existé jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, elle était devenue purement honorifique dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. 3. Le dieu romain Mercure était le protecteur des commerçants.

rellement que cette figure sinistre en voulait à la caisse du Chat-qui-pelote<sup>1</sup>. Après avoir discrètement joui du duel muet qui avait lieu entre son patron et l'inconnu, le plus âgé des commis hasarda de se placer sur la dalle où était monsieur Guillaume, en voyant le jeune homme contempler à la dérobée les croisées du troisième. Il fit deux pas dans la rue, leva la tête, et crut avoir aperçu mademoiselle Angustine Guillaume qui se retirait avec précipitation. Mécontent de la perspicacité de son premier commis, le drapier lui lança un regard de travers ; mais tout à coup les craintes mutuelles que la présence de ce passant excitaient dans l'âme du marchand et de l'amoureux commis se calmèrent. L'inconnu héla un fiacre qui se rendait à une place voisine, et y monta rapidement en affectant une trompeuse indifférence. Ce départ mit un certain baume dans le cœur des autres commis, assez inquiets de retrouver la victime de leur plaisanterie.

« Hé bien, messieurs, qu'avez-vous donc à rester là, les bras croisés ? dit monsieur Guillaume à ses trois néophytes. Mais autrefois, sarpejeu<sup>2</sup>, quand j'étais chez le sieur Chevreton, j'avais déjà visité plus de deux pièces de drap.

— Il faisait donc jour de meilleure heure », dit le second commis que cette tâche concernait.

Le vieux négociant ne put s'empêcher de sourire. Quoique deux de ces trois jeunes gens, confiés à ses soins par leurs pères, riches manufacturiers de Louviers et de Sedan<sup>3</sup>, n'eussent qu'à demander cent mille francs pour les avoir le jour où ils seraient en âge de s'établir<sup>4</sup>, Guillaume croyait de son devoir de les tenir sous la férule

1. La loi du Maximum (2 mai 1793) avait fixé autoritairement les prix des denrées pour empêcher les commerçants de s'enrichir ; c'est dire si M. Guillaume, qui n'a certainement pas aimé la Révolution, voit l'intrus d'un bon œil. 2. Ce juron familier, habituel à M. Guillaume, est une déformation de « sarpede », [par le serpent de Dieu, c'est-à-dire « par le diable »]. 3. Sedan, dans les Ardennes, et surtout Louviers (qui remplace, dès une rature du manuscrit, Elbeuf tout proche), en Normandie, étaient renommés pour leur industrie textile depuis l'Ancien Régime. 4. Pour convertir — à peu près — une somme balzacienne (francs ou livres) en francs actuels, la multiplier par vingt.

d'un antique despotisme inconnu de nos jours dans les brillants magasins modernes dont les commis veulent être riches à trente ans : il les faisait travailler comme des nègres. À eux trois, ces commis suffisaient à une besogne qui aurait mis sur les dents dix de ces employés dont le sybaritisme<sup>1</sup> enfle aujourd'hui les colonnes du budget. Aucun bruit ne troublait la paix de cette maison solennelle, où les gonds semblaient toujours huilés, et dont le moindre meuble avait cette propreté respectable qui annonce un ordre et une économie sévères. Souvent, le plus espégle des commis s'était amusé à écrire sur le fromage de Gruyère qu'on leur abandonnait au déjeuner, et qu'ils se plaisaient à respecter, la date de sa réception primitive. Cette malice et quelques autres semblables faisaient parfois sourire la plus jeune des deux filles de Guillaume, la jolie vierge qui venait d'apparaître au passant enchanté. Quoique chacun des apprentis, et même le plus ancien, payât une forte pension, aucun d'eux n'eût été assez hardi pour rester à la table du patron au moment où le dessert y était servi. Lorsque madame Guillaume parlait d'accommoder la salade, ces pauvres jeunes gens tremblaient en songeant avec quelle parcimonie sa prudente main savait y épancher l'huile. Il ne fallait pas qu'ils s'avisassent de passer une nuit dehors sans avoir donné longtemps à l'avance un motif plausible à cette irrégularité. Chaque dimanche, et à tour de rôle, deux commis accompagnaient la famille Guillaume à la messe de Saint-Léon<sup>2</sup> et aux vêpres. Mademoiselles Virginie et Angustine, modestement vêtues d'indienne, prenaient chacune le bras d'un commis et marchaient en avant, sous les yeux perçants de leur mère, qui fermait ce petit cortège domestique avec

Si elle est en écus, multiplier par soixante (un écu ordinaire vaut trois francs).

1. *Sybaritisme* : indolence (du nom des habitants d'une ville du sud de l'Italie antique). Balzac, avant Courteline, a stigmatisé cette paresse des « ronds-de-cuir » dans son roman *Les Employés* (1837). 2. Église de la rue Saint-Denis, toute proche de l'emplacement choisi par Balzac pour le magasin des Guillaume — dont la vie s'écoule donc à l'intérieur d'un périmètre étroit.

son mari accoutumé par elle à porter deux gros paroissiens reliés en maroquin noir. Le second commis n'avait pas d'appointments. Quant à celui que douze ans de persévérance et de discrétion initiaient aux secrets de la maison, il recevait huit cents francs en récompense de ses labeurs<sup>1</sup>. À certaines fêtes de famille, il était gratifié de quelques cadeaux auxquels la main sèche et ridée de madame Guillaume donnait seule du prix : des bourses en fillet qu'elle avait soin d'emplir de coton pour faire valoir leurs dessins à jour, des bretelles fortement conditionnées, ou des paires de bas de soie bien lourdes. Quelquefois, mais rarement, ce premier ministre était admis à partager les plaisirs de la famille, soit quand elle allait à la campagne, soit quand après des mois d'attente elle se décidait à user de son droit à demander, en louant une loge, une pièce à laquelle Paris ne pensait plus. Quant aux deux autres commis, la barrière de respect qui séparait jadis un maître drapier de ses apprentis était placée si fortement entre eux et le vieux négociant, qu'il leur eût été plus facile de voler une pièce de drap que de déranger cette auguste étiquette. Cette réserve peut paraître ridicule aujourd'hui ; mais ces vieilles maisons étaient des écoles de mœurs et de probité. Les maîtres adoptaient leurs apprentis. Le linge d'un jeune homme était soigné, réparé, quelquefois renouvelé par la maîtresse de maison. Un commis tombait-il malade, il devenait l'objet de soins vraiment maternels. En cas de danger, le patron prodiguait son argent pour appeler les plus célèbres docteurs ; car il ne répondait pas seulement des mœurs et du savoir de ces jeunes gens à leurs parents. Si l'un d'eux, honorable par le caractère, éprouvait quelque désastre, ces vieux négociants savaient

1. Livre contenant toutes les prières de l'année liturgique. 2. Salaire infime car la somme indiquée est annuelle, comme c'est en général le cas chez Balzac (de même pour les rentes, les loyers...). L'économie presque sordide qui règne au Chat-qui-pelote était déjà soulignée, un peu plus haut, par les robes d'indienne des deux filles : ce tissu de coton est une étoffe de pauvres. 3. Nous corrigeons l'évidente inadvertance de Balzac qui, sur son exemplaire personnel, a remplacé « deux » par « trois » alors qu'il aurait dû laisser ce qui se lisait dans toutes les éditions antérieures.

apprécier l'intelligence qu'ils avaient développée, et n'hésitaient pas à confier le bonheur de leurs filles à celui auquel ils avaient pendant longtemps confié leurs fortunes. Guillaume était un de ces hommes antiques, et s'il en avait les ridicules, il en avait toutes les qualités ; aussi Joseph Lebas, son premier commis, orphelin et sans fortune, était-il, dans son idée, le futur époux de Virginie sa fille aimée. Mais Joseph ne partageait point les pensées symétriques de son patron, qui, pour un empire, n'aurait pas marié sa seconde fille avant la première. L'infortuné commis se sentait le cœur entièrement pris pour mademoiselle Augustine la cadette. Afin de justifier cette passion, qui avait grandi secrètement, il est nécessaire de pénétrer plus avant dans les ressorts du gouvernement absolu qui régissait la maison du vieux marchand drapier.

Guillaume avait deux filles. L'aînée, mademoiselle Virginie, était tout le portrait de sa mère. Madame Guillaume, fille du sieur Chevrel, se tenait si droite sur la banquette de son comptoir, que plus d'une fois elle avait entendu des plaisants parler qu'elle y était empalée. Sa figure maigre et longue trahissait une dévotion outrée. Sans grâces et sans manières aimables, madame Guillaume ornait habilement sa tête presque sexagénaire d'un bonnet dont la forme était invariable et garni de barbes comme celui d'une veuve. Tout le voisinage l'appelait la sœur tourière. Sa parole était brève, et ses gestes avaient quelque chose des mouvements saccadés d'un télégraphe. Son œil, clair comme celui d'un chat, semblait en vouloir à tout le monde de ce qu'elle était laide. Mademoiselle Virginie, élevée comme sa jeune sœur sous les loix despotiques de leur mère, avait atteint l'âge de vingt-huit ans. La jeunesse atténuait l'air disgracieux que sa ressemblance avec sa mère donnait parfois à sa figure ; mais la régueur maternelle l'avait dotée de deux grandes qualités qui pouvaient tout contrebalancer : elle était douce et patiente. Mademoiselle Augustine, à peine âgée de dix-huit

1. Ce mot, absent en ce sens des dictionnaires courants actuels, désigne une sorte de franges de dentelle - c'est naturellement, à l'époque où se situe l'intrigue, un élément de costume passé de mode.

ans, ne ressemblait ni à son père ni à sa mère. Elle était de ces filles qui, par l'absence de tout lien physique avec leurs parents, font croire à ce dicton de pudeur : Dieu donne les enfants. Augustine était petite ou, pour la mieux peindre, mignonne. Gracieuse et pleine de candeur, un homme du monde<sup>1</sup> n'aurait pu reprocher à cette charmante créature que des gestes mesquins ou certaines attitudes communes, et parfois de la gêne. Sa figure silencieuse et immobile respirait cette mélancolie passagère qui s'empare de toutes les jeunes filles trop faibles pour oser résister aux volontés d'une mère. Toujours modestement vêtues, les deux sœurs ne pouvaient satisfaire la coquette innée chez la femme que par un luxe de propriété qui leur allait à merveille et les mettait en harmonie avec ces comptoirs luisants, avec ces rayons sur lesquels le vieux domestique ne soufflait pas un grain de poussière, avec la simplicité antique de tout ce qui se voyait autour d'elles. Obligées par leur genre de vie à chercher des éléments de bonheur dans des travaux obstinés, Augustine et Virginie n'avaient donné jusqu'alors que du contentement à leur mère, qui s'applaudissait secrètement de la perfection du caractère de ses deux filles. Il est facile d'imaginer les résultats de l'éducation qu'elles avaient reçue. Élevées pour le commerce, habituées à n'entendre que des raisonnements et des calculs tristement mercantiles, n'ayant étudié que la grammaire, la tenue des livres, un peu d'histoire juive, l'histoire de France dans Le Ragois,<sup>2</sup> et ne lisant que les auteurs dont la lecture leur était permise par leur mère, leurs idées n'avaient pas pris beaucoup d'étendue : elles savaient parfaitement tenir un ménage, elles connaissaient le prix des choses, elles appréciaient les difficultés que l'on éprouve à amasser

1. Comme beaucoup de ses contemporains, Balzac emploie couramment cette construction aujourd'hui incorrecte (« cette charmante créature » devrait être sujet de la principale). Voir encore p. 67 et p. 82. 2. L'abbé Claude Le Ragois, confesseur de Mme de Maintenon, avait publié en 1684 un abrégé d'histoire moralisant dont la fortune fut immense, et qui fut encore réédité en 1820. L'« histoire juive » évoquée juste auparavant est ce que nous appelons couramment l'« Histoire sainte (histoire du peuple hébreu d'après la Bible).

l'argent, elles étaient économes et portaient un grand respect aux qualités du négociant. Malgré la fortune de leur père, elles étaient aussi habiles à faire des reprises qu'à festonner<sup>1</sup> ; souvent leur mère parlait de leur apprendre la cuisine afin qu'elles sussent bien ordonner un dîner, et pussent gronder une cuisinière en connaissance de cause. Ignorant les plaisirs du monde et voyant comment s'écoulaient la vie exemplaire de leurs parents, elles ne jetaient que bien rarement leurs regards au-delà de l'enceinte de cette vieille maison patrimoniale qui, pour leur mère, était l'univers. Les réunions occasionnées par les solennités de famille formaient tout l'avenir de leurs joies terrestres. Quand le grand salon situé au second étage devait recevoir madame Roguin, une demoiselle Chevrel, de quinze ans moins âgée que sa cousine et qui portait des diamants ; le jeune Rabourdin, sous-chef aux Finances ; monsieur César Biroteau, riche parfumeur, et sa femme appelée madame César ; monsieur Camusot, le plus riche négociant en soieries de la rue des Bourdonnais et son beau-père monsieur Cardot ; deux ou trois vieux banquiers, et des femmes irréprochables<sup>2</sup> ; les apprêts nécessités par la manière dont l'argentente, les porcelaines de Saxe, les bougies, les cristaux étaient empaquetés faisaient une diversion à la vie monotone de ces trois femmes qui allaient et venaient, en se donnant autant de mouvement que des religieuses pour la réception de leur évêque. Puis quand, le soir, fatiguées toutes trois d'avoir essuyé, frotté, débarrassé, mis en place les ornements de la fête, les deux jeunes filles aidaient leur mère à se coucher, madame Guillaume disait : « Nous n'avons rien fait aujourd'hui, mes enfants ! » Lorsque, dans ces assemblées solennelles, la sœur tourière permettait de danser en confinant les

1. Faire des ourlets en broderie. Tous ces détails viennent de l'« Employ du temps » de Mme Sallambier. Voir la Préface, p. 11. 2. Cette énumération des invités des Guillaumes était anonyme dans l'édition originale. C'est dans l'édition Furne que Balzac nomme Rabourdin, créé pour *Les Employés* (1837), Mme Roguin, les Biroteau et Camusot, tous venus de *César Biroteau* (même année) ; Cardot, du même roman, est ajouté plus tard, sur l'exemplaire personnel de Balzac. Ces effets de resseau obtenus *a posteriori* sont fréquents dans *La Comédie humaine*.

parties de Boston, de whist et de tritrac<sup>1</sup> dans sa chambre à coucher, cette concession était comptée parmi les félicités les plus inespérées, et causait un bonheur égal à celui d'aller à deux ou trois grands bals où Guillaume menait ses filles à l'époque du carnaval. Enfin, une fois par an, l'honnête drapier donnait une fête pour laquelle il n'épargnait rien. Quelque riches et élégantes que fussent les personnes invitées, elles se gardaient bien d'y manquer ; car les maisons les plus considérables de la place avaient recouru à l'immense crédit, à la fortune ou à la vieille expérience de monsieur Guillaume. Mais les deux filles de ce digne négociant ne profiteraient pas autant qu'on pourrait le supposer des enseignements que le monde offre à de jeunes âmes. Elles apportaient dans ces réunions, inscrites d'ailleurs sur le carnet d'échéances de la maison, des parures dont la mesquinerie les faisait rougir. Leur manière de danser n'avait rien de remarquable, et la surveillance maternelle ne leur permettait pas de soutenir la conversation autrement que par Oui et Non avec leurs cavaliers. Puis la loi de la vieille enseigna du Chat-qui-pelote leur ordonnait d'être rentrées à onze heures, moment où les bals et les fêtes commencent à s'animer. Ainsi leurs plaisirs, en apparence assez conformes à la fortune de leur père, devenaient souvent insipides par des circonstances qui tenaient aux habitudes et aux principes de cette famille. Quant à leur vie habituelle, une seule observation achèvera de la peindre. Madame Guillaume exigeait que ses deux filles fussent habillées de grand matin, qu'elles descendissent tous les jours à la même heure, et soumettaient leurs occupations à une régularité monastique. Cependant Augustine avait reçu du hasard une âme assez élevée pour sentir le vide de cette existence. Parfois ses yeux bleus se relevaient comme pour interroger les profondeurs de cet escalier sombre et de ces magasins humides. Après avoir sondé ce silence de cloître, elle semblait écouter de loin de confuses révélations de cette vie passionnée qui met les sentiments à un plus haut prix

1. Deux jeux de cartes et un jeu de dés traditionnels et familiaux, par comparaison avec lesquels la danse apparaît comme une audace.

que les choses. En ces moments son visage se colorait, ses mains inactives laissaient tomber la blanche mousseline sur le chêne poli du comptoir, et bientôt sa mère lui disait d'une voix qui restait toujours aigre même dans les tons les plus doux : « Augustine ! à quoi pensez-vous donc, mon bijou ? » Peut-être *Hippolyte comte de Douglas* et *Le Comte de Comminges*, deux romans trouvés par Augustine dans l'armoire d'une cuisinière récemment renvoyée par madame Guillaume, contribuèrent-ils à développer les idées de cette jeune fille qui les avait furtivement dévorés pendant les longues nuits de l'hiver précédent<sup>1</sup>. Les expressions de désir vague, la voix douce, la peau allumée dans l'âme du pauvre Lebas un amour aussi violent que respectueux. Par un caprice facile à comprendre, Augustine ne se sentait aucun goût pour l'orphelin ; peut-être était-ce parce qu'elle ne se savait pas aimée par lui. En revanche, les longues jambes, les cheveux châtauns, les grosses mains et l'encolure vigoureuse du premier commis avaient trouvé une secrète admiratrice dans mademoiselle Virginie, qui, malgré ses cinquante mille écus de dot, n'était demandée en mariage par personne. Rien de plus naturel que ces deux passions inverses nées dans le silence de ces comptoirs obscurs comme fleurissent des violettes dans la profondeur d'un bois. La muette et constante contemplation qui réunissait les yeux de ces jeunes gens par un besoin violent de distraction au milieu de travaux obstinés et d'une paix religieuse, devait tôt ou tard exciter des sentiments d'amour. L'habitude de voir une figure y fait découvrir insensiblement les qualités de l'âme, et finit par en effacer les défauts.

« Au train dont y va cet homme, nos filles ne tarderont pas à se mettre à genoux devant un prétendu ! » se dit monsieur Guillaume en lisant le premier décret par lequel Napoléon anticipa sur les classes de conscrits<sup>2</sup>.

1. *Histoire d'Hippolyte* de Mme d'Anthony (1690) et les *Mémoires de Comminges* de Mme de Tencin (1735), deux récits historiques romancés et sentimentaux. 2. Allusion, (déjà) généralement anachronique, puisque nous sommes censés être en 1811) au sénatus-consulte du

Dès ce jour, désespéré de voir sa fille aînée se faner, le vieux marchand se souvint d'avoir épousé mademoiselle Chevreil à peu près dans la situation où se trouvaient Joseph Lebas et Virginie. Quelle belle affaire que de marier sa fille et d'acquitter une dette sacrée, en rendant à un orphelin le bienfait qu'il avait reçu jadis de son prédécesseur dans les mêmes circonstances ! Âgé de trente-trois ans, Joseph Lebas pensait aux obstacles que quinze ans de différence mettaient entre Augustine et lui. Trop perspicace d'ailleurs pour ne pas deviner les desseins de monsieur Guillaume, il en connaissait assez les principes inexorables pour savoir que jamais la cadette ne se marierait avant l'année. Le pauvre commis, dont le cœur était aussi excellent que ses jambes étaient longues et son buste épais, souffrait donc en silence.

Tel était l'état des choses dans cette petite république, qui, au milieu de la rue Saint-Denis, ressemblait assez à une succursale de la Trappe. Mais pour rendre un compte exact des événements extérieurs comme des sentiments, il est nécessaire de remonter à quelques mois avant la scène par laquelle commence cette histoire. A la nuit tombante, un jeune homme passant devant l'obscur boutique du Chat-qui-pelote y était resté un moment en contemplation à l'aspect d'un tableau qui aurait arrêté tous les peintres du monde. Le magasin, n'étant pas encore éclairé, formait un plan noir au fond duquel se voyait la salle à manger du marchand. Une lampe astrale<sup>2</sup> y répandait ce jour jaune qui donne tant de grâce aux tableaux de l'école hollandaise. Le linge blanc, l'argenterie, les cristaux formaient de brillants accessoires qu'embellissaient encore de vives oppositions entre l'ombre et la lumière. La figure du père de famille et celle de sa

<sup>1</sup> 1<sup>er</sup> septembre 1812 qui décida l'entêtement inné de 300 000 jeunes de la classe 1813. Comprendons que M. Guillaume crant qu'il n'y ait bientôt plus de jeunes gens à épouser, tant l'empereur en tue.

1. Usage grammatical venu de l'époque classique, familier à Balzac, mais aujourd'hui incorrect : l'emploi du pronom *en* pour désigner une personne. 2. Lampe suspendue au plafond (au lieu d'être posée sur la table) et dont la lumière tombe de haut en bas sans porter d'ombre.

femme, les visages des commis et les formes pures d'Augustine, à deux pas de laquelle se tenait une grosse fille joufflu, composaient un groupe si curieux ; ces têtes étaient si originales, et chaque caractère avait une expression si franche ; on devinait si bien la paix, le silence et la modeste vie de cette famille, que, pour un artiste accoutumé à exprimer la nature, il y avait quelque chose de désespérant à vouloir rendre cette scène fortuite. Ce passant était un jeune peintre qui, sept ans auparavant, avait remporté le grand prix de peinture. Il revenait de Rome<sup>1</sup>. Son âme remplie de poésie, ses yeux rassasiés de Raphaël et de Michel-Ange, avaient soif de la nature vraie, après une longue habitation du pays pompeux où l'art a jeté partout son grandiose. Faux ou juste, tel était son sentiment personnel. Abandonné longtemps à la fougue des passions italiennes, son cœur demandait une de ces vierges modestes et recueillies que, malheureusement, il n'avait su trouver qu'en peinture à Rome. De l'enthousiasme imprimé à son âme exaltée par le tableau naturel qu'il contemplait, il passa naturellement à une profonde admiration pour la figure principale : Augustine paraissait pensive et ne mangeait point ; par une disposition de la lampe dont la lumière tombait entièrement sur son visage, son buste semblait se mouvoir dans un cercle de feu qui détachait plus vivement les contours de sa tête et l'illuminait d'une manière quasi surnaturelle. L'artiste la compara involontairement à un ange exilé qui se souvient du ciel. Une sensation presque inconnue, un amour limpide et bouillonnant inonda son cœur. Après être demeuré pendant un moment comme écrasé sous le poids de ses idées, il s'attacha à son bonheur, resta chez lui, ne mangea pas, ne dormit point. Le lendemain, il entra dans son atelier pour n'en sortir qu'après avoir déposé sur une toile la magie de cette scène dont le souvenir l'avait en quelque sorte fanatisé. Sa félicité fut incomplète tant qu'il ne posséda pas un fidèle portrait de son idole. Il passa plusieurs fois devant la maison du Chat-qui-pelote ; il osa

1. Les artistes titulaires du prix de Rome restaient cinq ans à la villa Médicis, aux frais de l'État (art. 7 de la loi du 25 octobre 1795).



même y entrer une ou deux fois sous le masque d'un déguisement, afin de voir de plus près la ravissante créature que madame Guillaume couvrait de son aile. Pendant huit mois entiers, adonné à son amour, à ses pinceaux, il resta invisible pour ses amis les plus intimes, oubliant le monde, la poésie, le théâtre, la musique, et ses plus chères habitudes. Un matin, Girodet<sup>1</sup> força toutes ces consignes que les artistes connaissent et savent éluder, parvint à lui, et le réveilla par cette demande : « Que méritas-tu au Salon ? » L'artiste saisit la main de son ami, l'entraîne à son atelier, découvre un petit tableau de chevalet et un portrait. Après une lente et avide contemplation des deux chefs-d'œuvre, Girodet saute au cou de son camarade et l'embrasse, sans trouver de paroles. Ses émotions ne pouvaient se rendre que comme il les sentait, d'âme à âme.

« Tu es amoureux ? » dit Girodet.

Tous deux savaient que les plus beaux portraits de Titien, de Raphaël et de Léonard de Vinci sont dus à des sentiments exaltés, qui, sous diverses conditions, engendrent d'ailleurs tous les chefs-d'œuvre. Pour toute réponse, le jeune artiste inclina la tête.

« Es-tu heureux de pouvoir être amoureux ici, en rentrant d'Italie ! Je ne te conseille pas de mettre de telles œuvres au Salon, ajouta le grand peintre. Vois-tu, ces deux tableaux n'y seraient pas sentis. Ces couleurs vraies, ce travail prodigieux ne peuvent pas encore être appréciés, le public n'est plus accoutumé à tant de profondeur. Les tableaux que nous peignons, mon bon ami, sont des écrans, des paravents. Tiens, faisons plutôt des vers, et traduisons les Anciens ! il y a plus de gloire à en attendre que de nos malheureuses toiles. »

Malgré cet avis charitable, les deux toiles furent exposées. La scène d'intérieur fit une révolution dans la peinture. Elle donna naissance à ces tableaux de genre dont la prodigieuse quantité importée à toutes nos expositions pourrait faire croire qu'ils s'obtiennent par des

<sup>1</sup> Balzac admirait beaucoup ce grand peintre, qu'il cite souvent, et qui ici apparaît comme un double sensé de Théodore (cf. p. 36 et n. 2).



Girodet : Tête de vierge (Salon de 1812).  
Gravure au trait par Charles Normand.

procédés purement mécaniques. Quant au portrait, il est peu d'artistes qui ne gardent le souvenir de cette toile vivante à laquelle le public, quelquefois juste en masse, laissa la couronne que Girodet y plaça lui-même. Les deux tableaux furent entourés d'une foule immense. On s'y tua, comme disent les femmes. Des spéculateurs, des grands seigneurs couvrirent ces deux toiles de doubles napoléons, l'artiste refusa obstinément de les vendre, et refusa d'en faire des copies. On lui offrit une somme énorme pour les laisser graver, les marchands ne furent pas plus heureux que ne l'avaient été les amateurs<sup>1</sup>. Quoique cette aventure occupât le monde, elle n'était pas de nature à parvenir au fond de la petite Thébaïde de la rue Saint-Denis; néanmoins, en venant faire une visite à madame Guillaume, la femme du notaire parla de l'exposition devant Augustine, qu'elle aimait beaucoup, et lui en expliqua le but. Le babillard de madame Roguin inspira naturellement à Augustine le désir de voir les tableaux, et la hardiesse de demander secrètement à sa cousine de l'accompagner au Louvre. La cousine réussit dans la négociation qu'elle entama auprès de madame Guillaume pour obtenir la permission d'arracher sa petite cousine à ses tristes travaux pendant environ deux heures. La jeune fille pénétra donc, à travers la foule, jusqu'au tableau couronné. Un frisson la fit trembler comme une feuille de boulean, quand elle se reconnut. Elle eut peur et regarda autour d'elle pour rejoindre madame Roguin, de qui elle avait été séparée par un flot de monde. En ce moment ses yeux effrayés rencontrèrent la figure enflammée du jeune peintre. Elle se rappela tout à coup la physionomie d'un promeneur que, curieuse, elle avait souvent remarqué, en croyant que c'était un nouveau voisin.

1. Pièces d'or valant quarante francs de l'époque. 2. Dans la réalité, l'*Étude de vierge* exposée par Girodet (voir p. 34, n. 1) au Salon de 1812, et qui est à peu près certainement l'une des sources du portrait d'Augustine, fut gravé par Charles Normand — c'est même la seule trace qui nous en reste, l'original ayant été acquis par un collectionneur dès 1825 (voir illustration p. 35).

« Vous voyez ce que l'amour m'a inspiré », dit l'artiste à l'oreille de la timide créature qui resta tout épouvantée de ces paroles.

Elle trouva un courage surnaturel pour fendre la presse, et pour rejoindre sa cousine encore occupée à percer la masse du monde qui l'empêchait d'arriver jusqu'au tableau.

« Vous sentez étouffée, s'écria Augustine, partons ! »

Mais il se rencontre, au Salon, certains moments pendant lesquels deux femmes ne sont pas toujours libres de diriger leurs pas dans les galeries. Mademoiselle Guillaume et sa cousine furent poussées à quelques pas du second tableau, par suite des mouvements irréguliers que la foule leur imprima. Le hasard voulut qu'elles eussent la facilité d'approcher ensemble de la toile illustrée par la mode, d'accord cette fois avec le talent. L'exclamation de surprise que jeta la femme du notaire se perdit dans le brouhaha et les bourdonnements de la foule; quant à Augustine, elle pleura involontairement à l'aspect de cette merveilleuse scène, et par un sentiment presque inexplicable, elle mit un doigt sur ses lèvres en apercevant à deux pas d'elle la figure exaltique du jeune artiste. L'inconnu répondit par un signe de tête et désigna madame Roguin, comme un trouble-fête, afin de montrer à Augustine qu'elle était comprise. Cette pantomime jeta comme un brasier dans le corps de la pauvre fille qui se trouva criminelle, en se figurant qu'il venait de se conclure un pacte entre elle et l'artiste. Une chaleur étouffante, le continuel aspect des plus brillantes toilettes, et l'étourdissement que produisaient sur Augustine la variété des couleurs, la multitude des figures vivantes et peintes, la profusion des cadres d'or, lui firent éprouver une espèce d'enivrement qui redoubla ses cranties. Elle se serait peut-être évanouie si, malgré ce chaos de sensations, il ne s'était élevé au fond de son cœur une jouissance inconnue qui vivifia tout son être. Néanmoins, elle se crut sous l'empire de ce démon dont les terribles pièges lui étaient prêtés par la tonnante parole des prédicateurs. Ce moment fut pour elle comme un moment de folie. Elle se vit accompagnée, jusqu'à la voiture de sa cousine par ce jeune homme resplendissant

de bonheur et d'amour. En proie à une irritation toute nouvelle, à une ivresse qui la livrait en quelque sorte à la nature, Augustine écouta la voix éloquente de son cœur, et regarda plusieurs fois le jeune peintre en laissant paraître le trouble qui la saisissait. Jamais l'incarnat de ses joues n'avait formé de plus vigoureux contrastes avec la blancheur de sa peau. L'artiste aperçut alors cette beauté dans toute sa fleur, cette pudeur dans toute sa gloire. Augustine éprouva une sorte de joie mêlée de terreur, en pensant que sa présence causait la félicité de celui dont le nom était sur toutes les lèvres, dont le talent donnait l'immortalité à de passagères images. Elle était aimée ! il lui était impossible d'en douter. Quand elle ne vit plus l'artiste, ces paroles simples retentissaient encore dans son cœur : « Vous voyez ce que l'amour m'a inspiré. » Et les palpitations devenues plus profondes lui sembleraient une douleur, tant son sang plus ardent réveilla dans son être de puissances inconnues. Elle feignit d'avoir un grand mal de tête pour éviter de répondre aux questions de sa cousine relativement aux tableaux ; mais, au retour, madame Roguin ne put s'empêcher de parler à madame Guillaume de la célébrité obtenue par le Chat-qui-pelote, et Augustine trembla de tous ses membres en entendant dire à sa mère qu'elle irait au Salon pour y voir sa maison. La jeune fille insista de nouveau sur sa souffrance, et obtint la permission d'aller se coucher.

« Voilà ce qu'on gagne à tous ces spectacles, s'écria monsieur Guillaume, des maux de tête. Est-ce donc bien amusant de voir en peinture ce qu'on rencontre tous les jours dans notre rue ? Ne me parlez pas de ces artistes qui sont, comme vos auteurs, des meurel-de-faim. Que diable ont-ils besoin de prendre ma maison pour la vilipender dans leurs tableaux ?

— Cela pourra nous faire vendre quelques aunes de drap de plus », dit Joseph Lebas.

Cette observation n'empêcha pas que les arts et la pensée ne fussent condamnés encore une fois au tribunal

1. Le subjonctif, inhabituel dans cette locution, exprime un souhait méprisant (« qu'il meure de faim »).

du Négoce. Comme on doit bien le penser, ces discours ne donnèrent pas grand espoir à Augustine qui pendant la nuit se livra à la première méditation de l'amour. Les événements de cette journée furent comme un songe qu'elle se plut à reproduire dans sa pensée. Elle s'initia aux craintes, aux espérances, aux remords, à toutes ces ondulations de sentiment qui devaient bercer un cœur simple et timide comme le sien. Quel vide elle reconnut dans cette noire maison, et quel trésor elle trouva dans son âme ! Être la femme d'un homme de talent, partager sa gloire ! Quels ravages cette idée ne devait-elle pas faire au cœur d'une enfant élevée au sein de cette famille ? Quelle espérance ne devait-elle pas éveiller chez une jeune personne qui, nourrie jusqu'alors de principes vulgaires, avait désiré une vie élégante ? Un rayon de soleil était tombé dans cette prison. Augustine aimait tout à coup. En elle tant de sentiments étaient flâtes à la fois, qu'elle succomba sans rien calculer. À dix-huit ans, l'amour ne jette-t-il pas son prisme<sup>1</sup> entre le monde et les yeux d'une jeune fille ? Inceppable de deviner les rudes chocs qui résultent de l'alliance d'une femme aimante avec un homme d'imagination, elle crut être appelée à faire le bonheur de celui-ci, sans apercevoir aucune disparité entre elle et lui. Pour elle, le présent fut tout l'avenir. Quand le lendemain son père et sa mère revinrent du Salon, leurs figures attristées annoncèrent quelque désappointement. D'abord, les deux tableaux avaient été retirés par le peintre ; puis, madame Guillaume avait perdu son châle de cachemire. Apprendre que les tableaux venaient de disparaître après sa visite au Salon fut pour Augustine la révélation d'une délicatesse de sentiment que les femmes savent toujours apprécier, même instinctivement.

Le matin où, rentrant d'un bal, Théodore de Sommerieux, tel était le nom que la renommée avait apporté dans le cœur d'Augustine, fut aspergé par les commis du Chat-qui-pelote pendant qu'il attendait l'apparition de sa

1. Au propre, tout corps permettant la décomposition de la lumière qui le traverse. Au figuré, cause d'illusion, d'erreur ; en ce sens, le mot est fréquent à l'époque romantique.

naïve amie, qui ne le savait certes pas là, les deux amants se voyaient pour la quatrième fois seulement depuis la scène du Salon. Les obstacles que le régime de la maison Guillaume opposait au caractère fougueux de l'artiste dominaient à sa passion pour Augustine une violence facile à concevoir. Comment aborder une jeune fille assise dans un comptoir entre deux femmes telles que mademoiselle Virginie et madame Guillaume, comment correspondre avec elle, quand sa mère ne la quittait jamais ? Habile, comme tous les amants, à se forger des malheurs, Théodore se créait un rival dans l'un des commis, et mettait les autres dans les intérêts de son rival. S'il échappait à tant d'Argus<sup>1</sup>, il se voyait échouant sous les yeux sévères du vieux négociant ou de madame Guillaume. Partout des barrières, partout le désespoir ! La violence même de sa passion empêchait le jeune peintre de trouver ces expédients ingénieux qui, chez les prisonniers comme chez les amants, semblent être le dernier effort de la raison échauffée par un sauvagement besoin de liberté ou par le feu de l'amour. Théodore tournait alors dans le quartier avec l'activité d'un fou, comme si le mouvement pouvait lui suggérer des ruses. Après s'être bien tourmenté l'imagination, il inventa de gagner à prix d'or la servante Joffine<sup>2</sup>. Quelques lettres furent donc échangées de loin en loin pendant la quinzaine qui suivit la malencontreuse matinée où monsieur Guillaume et Théodore s'étaient si bien examinés. En ce moment, les deux jeunes gens étaient convenus de se voir, à une certaine heure du jour et le dimanche, à Saint-Leu, pendant la messe et les vêpres. Augustine avait envoyé à son cher Théodore la liste des parents et des amis de la famille, chez lesquels le jeune peintre tâcha d'avoir accès afin d'intéresser à ses amoureuses pensées, s'il était possible, une de ces âmes occupées d'argent, de

1. Balzac laisse volontiers la majuscule à ce mot pour rappeler son origine (Argus étant un monstre mythologique doté de cent yeux, d'où le sens moderne de «surveillant infatigable»); même chose p. 42.

2. Malgré ce rôle de messagère, cette «grosse fille Joffine» déjà silhouettée p. 33 reste anonyme dans toutes les éditions, ce qui est plutôt rare chez Balzac, même pour les personnages épisodiques.

commerce, et auxquelles une passion véritable devait sembler la spéculation la plus monstrueuse, une spéculation inouïe. D'ailleurs, rien ne changea dans les habitudes du Chat-qui-pelote. Si Augustine fut distraite, si, contre toute espèce d'obéissance aux lois de la charte domestique, elle monta à sa chambre pour y aller, grâce à un pot de fleurs, établir des signaux; si elle soupira, si elle pensa enfin, personne, pas même sa mère, ne s'en aperçut. Cette circonstance causera quelque surprise à ceux qui auront compris l'esprit de cette maison, où une pensée entachée de poésie devait produire un contraste avec les êtres et les choses, où personne ne pouvait se permettre ni un geste, ni un regard qui ne fussent vus et analysés. Cependant rien de plus naturel : le vaisseau si tranquille qui naviguait sur la mer orageuse de la place de Paris, sous le pavillon du Chat-qui-pelote, était la proie d'une de ces tempêtes qu'on pourrait nommer équinorxiales à cause de leur retour périodique. Depuis quinze jours, les quatre<sup>1</sup> hommes de l'équipage, madame Guillaume et mademoiselle Virginie s'adonnaient à ce travail excessif désigné sous le nom d'*inventaire*. On remuait tous les ballots et l'on vérifiait l'annage<sup>2</sup> des pièces pour s'assurer de la valeur exacte du coupon restant. On examinait soigneusement la carte appendue au paquet pour reconnaître en quel temps les draps avaient été achetés. On fixait le prix actuel. Toujours debout, son aune à la main, la plume derrière l'oreille, monsieur Guillaume ressemblait à un capitaine commandant la manœuvre. Sa voix aiguë, passant par un judas pour interroger la profondeur des écoutilles du magasin<sup>3</sup> d'en bas, faisait entendre ces barbares locutions du commerce qui ne s'exprime que par

1. Comme plus haut (voir p. 26 et n. 3), nous négligeons la correction de Balzac qui remplace illogiquement « quatre » par « cinq » sur son exemplaire personnel.

2. Le système métrique ne devint légal en France qu'en 1840; à l'époque du récit, l'unité employée pour les étoffes est l'aune; le mot désigne à la fois une longueur (1,20 m) et la bague-étalon qui sert à mesurer (voir quelques lignes plus loin).

3. Le mot ne désigne pas ici la boutique, mais l'entrepôt du sous-sol (d'où les « écoutilles » qui, dans cette longue métaphore filée, rappellent les trappes par lesquelles on descend dans les cales d'un navire).

énigmes : « Combien d'H-N-Z ? - Enlevé. - Que reste-t-il de Q-X ? - Deux aunes. - Quel prix ? - Cinq-cinq-trois. Portez à trois A tout J-J, tout M-P, et le reste de V-D-O. » Mille autres phrases tout aussi intelligibles ronflaient à travers les comptoirs comme des vers de la poésie moderne que des romantiques se seraient cités afin d'entretenir leur enthousiasme pour un de leurs poètes. Le soir, Guillaume, enfermé avec son commis et sa femme, soldait les comptes, portait à nouveau<sup>1</sup>, écrivait aux retardataires, et dressait des factures. Tous trois préparaient ce travail immense dont le résultat tenait sur un carré de papier tellière<sup>2</sup>, et prouvait à la maison Guillaume qu'il existait tant en argent, tant en marchandises, tant en traites et en billets ; qu'elle ne devait pas un sou, qu'il lui était dû cent ou deux cent mille francs ; que le capital avait augmenté ; que les fermes<sup>3</sup>, les maisons, les rentes allaient être ou arrondies, ou réparées, ou doublées. De là résultait la nécessité de recommencer avec plus d'ardeur que jamais à ramasser de nouveaux écus, sans qu'il vînt en tête à ces courageuses fournis de se demander : « À quoi bon ? »

À la faveur de ce tumulte annuel, l'heureuse Augustine échappait à l'investigation de ses Argus<sup>4</sup>. Enfin, un samedi soir, la clôture de l'inventaire eut lieu. Les chiffres du total actif offrirent assez de zéros pour qu'en cette circonstance Guillaume levât la consigne sévère qui régnait toute l'année au dessert. Le soumois drapier se frota les mains, et permit à ses commis de rester à sa table. À peine chacun des hommes de l'équipage achevait-il son petit verre d'une liqueur de ménage<sup>5</sup>, on entendit le roulement d'une voiture. La famille alla voir *Cendrillon* aux Variétés<sup>6</sup>, tandis que les deux derniers commis recurent

1. « Porter à nouveau », c'est reporter en haut d'une nouvelle page de comptes le total partiel atteint au bas de la page précédente.  
 2. Papier grand format (34 x 44 cm, un peu plus que notre « A3 »).  
 3. Les revenus des exploitations agricoles dont M. Guillaume est propriétaire (voir la note 5) et qu'il loue à des fermiers.  
 4. Voir p. 40 et n. 1.  
 5. Paite à la maison (dans le manuscrit, c'était du « cassis fait à une terre de M. Guillaume ») ; toujours l'esprit d'économie !  
 6. C'est en effet dans ce théâtre populaire que ce vandeville de Désaugiers fut créé en novembre 1810.

chacun un écu de six francs et la permission d'aller où bon leur semblerait, pourvu qu'ils fussent rentrés à minuit.

Malgré cette débauche, le dimanche matin, le vieux marchand drapier fit sa barbe dès six heures, endossa son habit marron dont les superbes reflets lui causaient toujours le même contentement, il attacha des boucles d'or aux oreilles<sup>1</sup> de son ample culotte de soie ; puis, vers sept heures, au moment où tout dormait encore dans la maison, il se dirigea vers le petit cabinet atenant à son magasin du premier étage. Le jour y venait d'une croisée armée de gros barreaux de fer, et qui donnait sur une petite cour carrée formée de murs si noirs qu'elle ressemblait assez à un puits. Le vieux négociant ouvrit lui-même ces volets garnis de tôle qu'il connaissait si bien, et releva une moitié du vitrage en le faisant glisser dans sa coulisse. L'air glacé de la cour vint rafraîchir la chaude atmosphère de ce cabinet, qui exhalait l'odeur particulière aux bureaux. Le marchand resta debout la main posée sur le bras crasseux d'un fauteuil de canne doublé de maroquin dont la couleur primitive était effacée, il semblait hésiter à s'y asseoir. Il regarda d'un air attendri le bureau à double pupitre, où la place de sa femme se trouvait ménagée, dans le côté opposé à la sienne, par une petite arcade pratiquée dans le mur. Il contempla les cartons numérotés, les ficelles, les ustensiles, les fers à marquer le drap, la casse, objets d'une origine immémoriale ; et crut se revoir devant l'ombre évoquée du sieur Chevreton. Il avança le même tabouret sur lequel il s'était jadis assis en présence de son défunt patron. Ce tabouret garni de cuir noir, et dont le crin s'échappait depuis longtemps par les coins mais sans se perdre, il le plaça d'une main tremblante au même endroit où son prédécesseur l'avait mis ; puis, dans une agitation difficile à décrire, il tira la sonnette qui correspondait au chevet du lit de Joseph Lebas. Quand ce coup décisif eut été frappé, le vieillard, pour qui ces souvenirs furent sans doute trop lourds, prit trois ou quatre lettres de change qui lui avaient été présentées<sup>2</sup>, et les

1. Les mouuds par lesquels la culotte est serrée autour de la taille.  
 2. Reconnaissances de dettes arrivées à échéance.

regardait sans les voir, quand Joseph Lebas se montra soudain.

« Asseyez-vous là », lui dit Guillaume en lui désignant le tabouret.

Comme jamais le vieux maître-drapier n'avait fait asseoir son commis devant lui, Joseph Lebas tressaillit.

« Que pensez-vous de ces traites ? demanda Guillaume.

— Elles ne seront pas payées.

— Comment ?

— Mais j'ai su qu'avant-hier Étienne et compagnie ont fait leurs paiements en or.

— Oh ! oh ! s'écria le drapier, il faut être bien malade pour laisser voir sa bile ! Parlons d'autre chose, Joseph, l'inventaire est fini.

— Oui, monsieur, et le dividende est un des plus beaux que vous ayez eus.

— Ne vous servez donc pas de ces nouveaux mots ? Dites le produit, Joseph. Savez-vous, mon garçon, que c'est un peu à vous que nous devons ces résultats ! aussi, ne vous-je plus que vous ayez d'appointments. Madame Guillaume m'a donné l'idée de vous offrir un intérêt<sup>1</sup>. Hein, Joseph ! Guillaume et Lebas, ces mois ne feraient-ils pas une belle raison sociale ? On pourrait mettre *et compagnie* pour arrondir la signature. »

Les larmes vinrent aux yeux de Joseph Lebas qui s'efforça de les cacher. « Ah ! monsieur Guillaume ! comment ai-je pu mériter tant de bontés ? Je n'ai fait que mon devoir. C'était déjà tant que de vous intéresser à un pauvre orph... »

Il brossait le parement de sa manche gauche avec la manche droite, et n'osait regarder le vieillard qui souriait en pensant que ce modeste jeune homme avait sans doute

1. M. Guillaume veut dire que ses débiteurs n'ont plus de crédit sur la place et sont obligés de payer leurs dettes en numéraire, donc de dévaloriser leur capital : la faillite devient probable. 2. Nouveaux, du moins, au goût de M. Guillaume, car ce sens moderne du mot « dividende » (part de chaque associé dans les bénéfices d'une entreprise) est attesté depuis avant le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. 3. Sous-entendu : dans le bénéfice annuel. C'est le prélude de la passation de pouvoir qui, en effet, se réalise ensuite (voir p. 66).

besoin, comme lui autrefois, d'être encouragé pour rendre l'explication complète.

« Cependant, reprit le père de Virginie, vous ne méritiez pas beaucoup cette faveur, Joseph ! Vous ne mettez pas en moi autant de confiance que j'en mets en vous. (Le commis releva brusquement la tête.) Vous avez le secret de la caisse. Depuis deux ans je vous ai dit presque toutes mes affaires. Je vous ai fait voyager en fabrique<sup>1</sup>. Enfin, pour vous, je n'ai rien sur le cœur. Mais vous ?... vous avez une inclination, et ne m'en avez pas touché un seul mot. (Joseph Lebas rougit.) Ah ! ah ! s'écria Guillaume, vous pensez donc tromper un vieux renard comme moi ? Moi ! à qui vous avez vu deviner la faillite Lecoq.

— Comment, monsieur ? répondit Joseph Lebas en examinant son patron avec autant d'attention que son patron l'examinait, comment, vous sauriez qui j'aime ?

— Je sais tout, vaurien, lui dit le respectable et rusé marchand en lui tordant le bout de l'oreille. Et je te pardonne, j'ai fait de même.

— Et vous me l'accorderiez ?

— Oui, avec cinquante mille écus, et je t'en laisserai autant, et nous marcherons sur nouveaux frais avec une nouvelle raison sociale. Nous brasserons encore des affaires, garçon, s'écria le vieux marchand en se levant et agitant ses bras. Vois-tu, mon gendre, il n'y a que le commerce ! Ceux qui se demandent quels plaisirs on y trouve sont des imbéciles. Être à la piste des affaires, savoir gouverner sur la place, attendre avec anxiété, comme au jeu, si les Étienne et compagnie font faillite, voir passer un régiment de la garde impériale habillé de notre drap, donner un croc en jambe au voisin, loyalement s'entend ! fabriquer à meilleur marché que les autres ; suivre une affaire qu'on ébauche, qui commence, grandit, chancelle et réussit ; connaître comme un ministre de la police tous les ressorts des maisons de commerce pour ne pas faire fausse route ; se tenir debout devant les

1. Je vous ai envoyé à ma place dans les manufactures textiles pour négocier les marchés.

naufrages : avoir des amis, par correspondance, dans toutes les villes manufacturières, n'est-ce pas un jeu perpétuel, Joseph ? Mais c'est vivre, ça ! Le mourrai dans ce tracass-là, comme le vieux Chevreil, n'en prenant cependant plus qu'à mon aise. » Dans la chaleur de sa plus forte improvisation, le père Guillaume n'avait presque pas regardé son commis qui pleurait à chaudes larmes. « Eh bien ! Joseph, mon pauvre garçon, qu'as-tu donc ? »

— Ah ! je l'aime tant, tant, monsieur Guillaume, que le cœur me manque, je crois...

— Eh bien ! garçon, dit le marchand attendri, tu es plus heureux que tu ne crois, sarpejeu, car elle t'aime. Je le sais, moi ! »

Et il cligna ses petits yeux verts en regardant son commis.

« Mademoiselle Augustine, mademoiselle Augustine ! » s'écria Joseph Lebas dans son enthousiasme.

Il allait s'élançer hors du cabinet, quand il se sentit arrêté par un bras de fer, et son patron stupéfait le ramena vigoureusement devant lui.

« Qu'est-ce que fait donc Augustine dans cette affaire-là ? demanda Guillaume dont la voix glaça sur-le-champ le malheureux Joseph Lebas.

— N'est-ce pas elle... que... j'aime ? » dit le commis en balbutiant.

Déconcerté de son défaut de perspicacité, Guillaume se rassit et mit sa tête pointue dans ses deux mains pour réfléchir à la bizarre position dans laquelle il se trouvait. Joseph Lebas honteux et au désespoir resta debout.

« Joseph, reprit le négociant avec une dignité froide, je vous parlais de Virginie. L'amour ne se commande pas, je le sais. Je connais votre discrétion, nous oublierons cela. Je ne marierai jamais Augustine avant Virginie. Votre intérêt sera de dix pour cent. »

Le commis, auquel l'amour donna je ne sais quel degré de courage et d'éloquence, joignit les mains, prit la parole, parla pendant un quart d'heure à Guillaume avec tant de chaleur et de sensibilité que la situation changea. S'il s'était agi d'une affaire commerciale, le vieux négociant

aurait eu des règles fixes pour prendre une résolution ; mais, jeté à mille lieues du commerce, sur la mer des sentiments, et sans boussole, il flotta irresolu devant un événement si original, se disait-il. Entraîné par sa bonté naturelle, il battit un peu la campagne<sup>1</sup>.

« Et, d'ailleurs, Joseph, tu n'es pas sans savoir que j'ai eu mes deux enfants à dix ans de distance ! Mademoiselle Chevreil n'était pas belle, elle n'a cependant pas à se plaindre de moi. Fais donc comme moi. Enfin, ne pleure pas, es-tu bête ? Que veux-tu ? cela s'arrangera peut-être, nous verrons. Il y a toujours moyen de se tirer d'affaire. Nous autres hommes nous ne sommes pas toujours comme des Céliadons pour nos femmes<sup>2</sup>. Tu m'entends ? Madame Guillaume est dévote, et... Allons, sarpejeu, mon enfant, donne ce matin le bras à Augustine pour aller à la messe. »

Telles furent les phrases jetées à l'aventure par Guillaume. La conclusion qui les terminait ravit l' amoureux commis : il songeait déjà pour mademoiselle Virginie à l'un de ses amis, quand il sortit du cabinet enfumé en serrant la main de son futur beau-père, après lui avoir dit, d'un petit air entendu, que tout s'arrangerait au mieux.

« Que va penser madame Guillaume ? » Cette idée tourmenta prodigieusement le brave négociant quand il fut seul.

Au déjeuner, madame Guillaume et Virginie, auxquelles le marchand-drapier avait laissé provisoirement ignorer son désappointement, regardèrent assez malicieusement Joseph Lebas qui resta grandement embarrassé. La pudeur du commis lui concilia l'amitié de sa belle-mère. La matrone redevenant si gâte qu'elle regarda monsieur Guillaume en souriant, et se permit quelques petites plaisanteries

1. Battre la campagne, ici : gagner du temps, ne pas aller directement au but, parce qu'on ne sait comment dire les choses (cf. dix lignes plus loin : « phrases jetées à l'aventure »). 2. Céliadon est un personnage d'amoureux chaste et transi, dans le roman pastoral du xvii<sup>e</sup> siècle *L'Arrêt* : allusion masquée mais assez crue — surtout si l'on y ajoute la phrase qui suit — aux réalités sexuelles de la vie conjugale (voir la Préface).

d'un usage immémorial dans ces innocentes familles. Elle mit en question la conformité de la taille de Virginie et de celle de Joseph, pour leur demander de se mesurer. Ces maieseries préparatoires attirèrent quelques nuages sur le front du chef de famille, et il afficha même un tel amour pour le décorum<sup>1</sup>, qu'il ordonna à Augustine de prendre le bras du premier commis en allant à Saint-Léu. Madame Guillaume, étonnée de cette délicatesse masculine, honora son mari d'un signe de tête d'approbation. Le cortège parti donc de la maison dans un ordre qui ne pouvait suggérer aucune interprétation malicieuse aux voisins.

« Ne trouvez-vous pas, mademoiselle Augustine, disait le commis en tremblant, que la femme d'un négociant qui a un bon crédit, comme monsieur Guillaume, par exemple, pourrait s'amuser un peu plus que ne s'amuse madame votre mère, pourrait porter des diamants, aller en voiture ? oh ! moi, d'abord, si je me mariais, je voudrais avoir toute la peine, et voir ma femme heureuse. Je ne la mettrais pas dans mon comptoir. Voyez-vous, dans la draperie, les femmes n'y sont plus aussi nécessaires qu'elles l'étaient autrefois. Monsieur Guillaume a eu raison d'agir comme il a fait, et d'ailleurs c'était le goût de son épouse. Mais qu'une femme sache donner un coup de main à la comptabilité, à la correspondance, au détail, aux commandes, à son ménage, afin de ne pas rester oisive, c'est tout. À sept heures, quand la boutique serait fermée, moi je m'amuserais, j'irais au spectacle et dans le monde. Mais vous ne m'écoutez pas.

— Si fait, monsieur Joseph. Que dites-vous de la peinture ? C'est là un bel état.

— Oui, je connais un maître peintre en bâtiment, monsieur Lourdois, qui a des écus.<sup>2</sup> »

En devisant ainsi, la famille atteignit l'église de Saint-

1. C'est ce qu'on appelle familièrement le souci du qu'en dira-t-on : les Guillaume ne veulent pas que le quartier devine leurs projets matrimoniaux avant l'annonce officielle du mariage. 2. Ce Lourdois est un personnage de *César Bivrotteau* ; sa fille épouse, vers 1819, l'un des clercs du notaire Roguin.

Léu. Là, madame Guillaume retrouva ses droits, et fit mettre, pour la première fois, Augustine à côté d'elle. Virginie prit place sur la quatrième chaise à côté de Lebas. Pendant le prône, tout alla bien entre Augustine et Théodore qui, debout derrière un pilier, priait sa madone avec ferveur ; mais au lever-Dieu, madame Guillaume s'aperçut, un peu tard, que sa fille Augustine tenait son livre de messe au rebours. Elle se disposait à la gourmander vigoureusement, quand, rabaisant son voile, elle interrompit sa lecture et se mit à regarder dans la direction qu'affectionnaient les yeux de sa fille. À l'aide de ses besicles, elle vit le jeune artiste dont l'élégance mondaine annonçait plutôt quelque capitaine de cavalerie en congé qu'un négociant du quartier. Il est difficile d'imaginer l'état violent dans lequel se trouva madame Guillaume, qui se flattait d'avoir parfaitement élevé ses filles, en reconnaissant dans le cœur d'Augustine un amour clandestin dont le danger lui fut exagéré par sa prudence et par son ignorance. Elle crut sa fille gangrenée jusqu'au cœur.

« Tenez d'abord votre livre à l'endroit, mademoiselle », dit-elle à voix basse mais en tremblant de colère. Elle arracha vivement le Paroissien accusateur, et le remit de manière à ce que les lettres fussent dans leur sens naturel. « N'avez pas le malheur de lever les yeux autre part que sur vos prières, ajouta-t-elle, autrement, vous amiez affaire à moi. Après la messe, votre père et moi nous aurons à vous parler. »

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour la pauvre Augustine. Elle se sentit défaillir ; mais combattue entre la douleur qu'elle éprouvait et la crainte de faire un esclandre dans l'église, elle eut le courage de cacher ses angoisses. Cependant, il était facile de deviner l'état violent de son âme en voyant son Paroissien trembler et

1. Cette expression, déjà vieillie en 1830, désigne le moment où le prêtre montre aux fidèles, en l'élevant au-dessus de sa tête (d'où le mot « élévation », seul usité aujourd'hui), l'hostie qu'il vient de consacrer. 2. Voir p. 26, n. 1. Nous conservons la majuscule ironiquement solennelle demandée ici par Balzac.



des larmes tomber sur chacune des pages qu'elle tournait. Au regard enflammé que lui lança madame Guillaume, l'artiste vit le péril où tombaient ses amours, et sortit, la rage dans le cœur, décidé à tout oser.

« Allez dans votre chambre, mademoiselle ! dit madame Guillaume à sa fille en rentrant au logis ; nous vous ferons appeler ; et surtout, ne vous avisez pas d'en sortir. »

La conférence que les deux époux eurent ensemble fut si secrète que rien n'en transpara d'abord. Cependant, Virginie, qui avait encouragé sa sœur par mille douces représentations<sup>1</sup>, poussa la complaisance jusqu'à se glisser auprès de la porte de la chambre à coucher de sa mère, chez laquelle la discussion avait lieu, pour y recueillir quelques phrases. Au premier voyage qu'elle fit du troisième au second étage, elle entendit son père qui s'écriait : « Madame, vous voulez donc tuer votre fille ? »

« Ma pauvre enfant, dit Virginie à sa sœur éplorée, papa prend la défense ! »

— Et que veulent-ils faire à Théodore ? » demanda l'innocente créature.

La curieuse Virginie redescendit alors ; mais cette fois elle resta plus longtemps : elle apprit que Lebas aimait Augustine. Il était écrit que, dans cette mémorable journée, une maison ordinairement si calme serait un enfer. Monsieur Guillaume désespéra Joseph Lebas en lui confiant l'amour d'Augustine pour un étranger. Lebas, qui avait averti son ami de demander mademoiselle Virginie en mariage, vit ses espérances renversées. Mademoiselle Virginie, accablée de savoir que Joseph l'avait en quelque sorte refusée, fut prise d'une migraine. La zizanie, semée entre les deux époux par l'explication que monsieur et madame Guillaume avaient eue ensemble, et où, pour la troisième fois de leur vie, ils se trouverent d'opinions différentes, se manifesta d'une manière terrible. Enfin, à quatre heures après midi, Augustine, pâle, tremblante et les yeux rouges, comparut devant son père et sa mère. La pauvre enfant raconta naïvement la trop courte histoire

1. Au sens classique : reproches, remontrances.

de ses amours. Rassurée par l'allocation de son père, qui lui avait promis de l'écouter en silence, elle prit un certain courage en prononçant devant ses parents le nom de son cher Théodore de Sommerieux, et en fit malicieusement sonner la particule aristocratique. En se livrant au charme inconnu de parler de ses sentiments, elle trouva assez de hardiesse pour déclarer avec une innocente fermeté qu'elle aimait monsieur de Sommerieux, qu'elle le lui avait écrit, et ajouta, les larmes aux yeux : « Ce serait faire mon malheur que de me sacrifier à un autre. »

— Mais, Augustine, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un peintre ? s'écria sa mère avec horreur.

— Madame Guillaume ! dit le vieux père en imposant silence à sa femme, Augustine, dit-il, les artistes sont en général des meure<sup>1</sup>-de-faim. Ils sont trop dépendants pour ne pas être toujours de mauvais sujets. J'ai fourni feu M. Joseph Vernet, feu M. Lekain et feu M. Noverre. Ah ! si tu savais combien ce M. Noverre, M. le chevalier de Saint-Georges, et surtout M. Philidor<sup>2</sup>, ont joué de tous à ce pauvre père Chevre<sup>3</sup> ! C'est de drôles de corps, je le sais bien. Ça vous a tout un babli, des manières... Ah ! jamais ton monsieur Sumner... Somn...

— De Sommerieux, mon père !

— Eh bien ! de Sommerieux, soit ! Jamais il n'aura été aussi agréable avec toi que M. le chevalier de Saint-Georges le fut avec moi, le jour où j'obtins une sentence des consuls<sup>3</sup> contre lui. Aussi était-ce des gens de qualité d'autrefois.

— Mais, mon père, monsieur Théodore est noble, et m'a écrit qu'il était riche. Son père s'appelait le chevalier de Sommerieux avant la révolution. »

A ces paroles, monsieur Guillaume regarda sa terrible

1. Voir plus haut p. 38 et n. 1. 2. Le peintre Vernet, l'acteur Lekain, le compositeur Philidor sont des artistes célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le chevalier de Saint-Georges (1745-1799), mondain fameux pour ses duels et ses dépenses, était bon violoniste. Le chorégraphe Jean-Georges Noverre, né en 1729, est bien moins connu, mais M. Guillaume le cite car il est mort en 1810, c'est-à-dire, à l'époque du récit, tout récemment.

3. Voir p. 23 et n. 2.

moitié, qui, en femme contrariée, frappait le plancher du bout du pied et gardait un môme silence; elle évitait même de jeter ses yeux courroucés sur Augustine, et semblait laisser à monsieur Guillaume toute la responsabilité d'une affaire si grave, puisque ses avis n'étaient pas écoutés; néanmoins, malgré son flegme apparent, quand elle vit son mari prenant si doucement son parti sur une catastrophe qui n'avait rien de commercial, elle s'écria: « En vérité, monsieur, vous êtes d'une faiblesse avec vos filles... mais... »

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte interrompit tout à coup la mercenaire<sup>1</sup> que le vieux négociant redoutait déjà. En un moment, madame Roguin se trouva au milieu de la chambre, et, regardant les trois acteurs de cette scène domestique: « Je sais tout, ma cousine », dit-elle d'un air de protection.

Madame Roguin avait un défaut, celui de croire que la femme d'un notaire de Paris pouvait jouer le rôle d'une petite-maîtresse<sup>2</sup>.

« Je sais tout, répéta-t-elle, et je viens dans l'arche de Noé, comme la colombe, avec la branche d'olivier. J'ai lu cette allégorie dans le *Génie du christianisme*, dit-elle en se retournant vers madame Guillaume, la comparaison doit vous plaire, ma cousine<sup>3</sup>. Savez-vous, ajouta-t-elle en souriant à Augustine, que ce monsieur de Sommervieux est un homme charmant? Il m'a donné ce matin mon portrait fait de main de maître. Cela vaut au moins six mille francs. »

À ces mots, elle frappa doucement sur les bras de monsieur Guillaume. Le vieux négociant ne put s'empêcher de faire avec ses lèvres une grosse moue qui lui était particulière.

1. Discours désapprobateur, réprimande. 2. Jeune élégante; l'expression, chez Balzac en tout cas, est péjorative et désigne une prétentieuse. 3. Parce que vous êtes pieuse. Toutefois la colombe qui, dans la Bible, en revenant annoncer à Noé la fin du déluge, symbolise la paix entre Dieu et les hommes (Genèse, 8, 11) n'est pas citée par Chateaubriand dans son évocation du déluge (voir *Génie du christianisme*, I, IV, 4).

« Je connais beaucoup monsieur de Sommervieux, reprit la colombe. Depuis une quinzaine de jours il vient à mes soirées, il en fait le charme. Il m'a conté toutes ses peines et m'a prise pour avocat. Je sais de ce matin qu'il adore Augustine, et il l'aura. Ah! cousine, n'agitez pas ainsi la tête en signe de refus. Apprenez qu'il sera créé baron, et qu'il vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur par l'empereur lui-même, au Salon. Roguin est devenu son notaire et connaît ses affaires. Eh bien! monsieur de Sommervieux possède en bons biens au soleil douze mille livres de rente<sup>4</sup>. Savez-vous que le beau-père d'un homme comme lui peut devenir quelque chose, maire de son arrondissement, par exemple! N'avez-vous pas vu monsieur Dupont être fait comte de l'empire et sénateur pour être venu, en sa qualité de maire, complimenter l'empereur sur son entrée à Vienne<sup>5</sup>? Oh! ce mariage-là se fera. Je l'adore, moi, ce bon jeune homme. Sa conduite envers Augustine ne se voit que dans les romans. Va, ma petite, tu seras heureuse, et tout le monde voudrait être à ta place. J'ai chez moi, à mes soirées, madame la duchesse de Carigliano qui raffole de monsieur de Sommervieux. Quelques méchantes langues disent qu'elle ne vient chez moi que pour lui, comme si une duchesse d'hier était déplacée chez une Chevel<sup>6</sup> dont la famille a cent ans de bonne bourgeoisie.

« Augustine, reprit madame Roguin après une petite pause, j'ai vu le portrait. Dieu! qu'il est beau. Sais-tu que l'empereur a voulu le voir? Il a dit en riant au Vice-Connétable<sup>5</sup> que s'il y avait beaucoup de femmes

1. La bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, et notamment chez Balzac, désigne souvent son mari par son nom de famille; pour le romancier, c'est le signe d'un manque de distinction rédhibitoire (d'où sa moquerie, plus haut, contre la « petite-maîtresse »). 2. La rente est l'intérêt annuel (5%) d'un capital placé sur l'État. 3. Cette promotion avait en effet récompensé le banquier Jean Dupont (1735-1819), devenu sous l'Empire maire d'arrondissement, et qui mourut pair de France. 4. Mme Roguin se désigne elle-même avec fierté par son nom de jeune fille (voir p. 29). 5. Fonction honorifique remplie, à l'époque du récit, par le maréchal Berthier, chef d'état-major de Napoléon. Cette façon de le désigner illustre un autre aspect du snobisme de Mme Roguin.

comme celle-là à sa cour pendant qu'il y venait tant de rois, il se faisait fort de maintenir toujours la paix en Europe. Est-ce flatteur ? »

Les orages par lesquels cette journée avait commencé devaient ressembler à ceux de la nature, en ramenant un temps calme et serein. Madame Roguin déploya tant de séductions dans ses discours, elle sut attaquer tant de cordes à la fois dans les cœurs secs de monsieur et de madame Guillaume, qu'elle finit par en trouver une dont elle tira parti. À cette singulière époque, le commerce et la finance avaient plus que jamais la folle manie de s'allier aux grands seigneurs, et les généraux de l'empire profitèrent assez bien de ces dispositions. Monsieur Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable passion. Ses axiomes favoris étaient que, pour trouver le bonheur, une femme devait épouser un homme de sa classe ; on était toujours tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut ; l'amour résistait si peu aux traces du ménage qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux ; il ne fallait pas que l'un des deux époux en sût plus que l'autre, parce qu'on devait avant tout se comprendre ; un mari qui parlait grec et la femme latin risquaient de mourir de faim. Il avait inventé cette espèce de proverbe. Il comparait les mariages ainsi faits à ces anciennes étoffes de soie et de laine, dont la soie finissait toujours par couper la laine. Cependant, il se trouve tant de vanité au fond du cœur de l'homme que la prudence du pilote qui gouvernait si bien le Chat-qui-pelote succomba sous l'agressive volubilité de madame Roguin. La sévère madame Guillaume, la première, trouva dans l'inclination de sa fille des motifs pour déroger à ses principes, et pour consentir à recevoir au logis monsieur de Sommerieux, qu'elle se promit de soumettre à un rigoureux examen.

Le vieux négociant alla trouver Joseph Lebas, et l'instruisit de l'état des choses. À six heures et demie, la salle à manger illustrée par le peintre réunit sous son

1. Heure tardive pour le dîner, à l'époque, dans la classe bourgeoise. On voit maints personnages de Balzac dîner dès quatre heures. (Voir

toit de verre madame et monsieur Roguin, le jeune peintre et sa charmante Augustine, Joseph Lebas qui prenait son bonheur en patience, et mademoiselle Virginie dont la migraine avait cessé. Monsieur et madame Guillaume virent en perspective leurs enfants établis et les destinées du Chat-qui-pelote remises en des mains habiles. Leur contentement fut au comble, quand, au dessert, Théodore leur fit présent de l'étonnant tableau qu'ils n'avaient pu voir, et qui représentait l'intérieur de cette vieille boutique, à laquelle était dû tant de bonheur.

« C'est-y gentil, s'écria Guillaume. Dire qu'on voulait donner trente mille francs de cela.

— Mais c'est qu'on y trouve mes barbes<sup>1</sup>, reprit madame Guillaume.

— Et ces étoffes dépliées, ajouta Lebas, on les prendrait avec la main.

— Les draperies font toujours très bien, répondit le peintre. Nous serions trop heureux, nous autres artistes modernes, d'atteindre à la perfection de la draperie antique.

— Vous aimez donc la draperie, s'écria le père Guillaume. Eh bien, sarpejeu ! touchez là, mon jeune ami. Puisque vous estimez le commerce, nous nous entendrons. Eh ! pourquoi le mépriserez-on ? Le monde a commencé par là, puisque Adam a vendu le paradis pour une pomme. Ça n'a pas été une fameuse spéculation, par exemple ! »

Et le vieux négociant se mit à éclater d'un gros rire franc excité par le vin de Champagne qu'il faisait circuler généreusement. Le bandeau qui couvrait les yeux du jeune artiste fut si épais qu'il trouva ses futurs parents aimables. Il ne dédaigna pas de les égayer par quelques charges de bon goût. Aussi plut-il généralement. Le soir, quand le salon meublé de choses très cossues, pour se servir de l'expression de Guillaume<sup>2</sup>, fut désert ; pendant que

Ph. Berthier *La Vie quotidienne dans « La Comédie humaine »*, Hachette, 1908, p. 177, 188... Le fait que Balzac précise l'heure suggère que les Guillaume ont décalé leurs habitudes en l'honneur de Sommerieux.

1. Les dentelles de son bonnet (voir p. 27 et n. 1). 2. Nouvelle pique de Balzac contre le mauvais goût des Guillaume, pour qui seul compte l'argent.

madame Guillaume s'en allait de table en cheminée, de candélabre en flambeau, soufflant avec précipitation les bougies, le brave négociant, qui savait toujours voir clair aussitôt qu'il s'agissait d'affaires ou d'argent, attirait sa fille Augustine auprès de lui ; puis, après l'avoir prise sur ses genoux, il lui tint ce discours :

« Ma chère enfant, tu épouseras ton Sommevieux, puisque tu le veux ; permis à toi de risquer ton capital de bonheur. Mais je ne me laisse pas prendre à ces trente mille francs que l'on gagne à gâter de bonnes toiles. L'argent qui vient si vite s'en va de même. N'ai-je pas entendu dire ce soir à ce jeune écrivain que si l'argent était rond, c'était pour rouler ! S'il est rond pour les gens prodigues, il est plat pour les gens économes qui l'emplient. Or, mon enfant, ce beau garçon-là parle de te donner des voitures, des diamants ? Il a de l'argent, qu'il le dépense pour toi, *borne sif* ! je n'ai rien à y voir. Mais quant à ce que je te donne, je ne veux pas que des écus si péniblement ensachés s'en aillent en carrosses ou en colifichets. Qui dépense trop n'est jamais riche. Avec les cent mille écus<sup>2</sup> de ta dot on n'achète pas encore tout Paris. Tu as beau avoir à recueillir un jour quelques centaines de mille francs, je te les ferai attendre, sarpeju ! le plus longtemps possible. J'ai donc attiré ton prétendu dans un coin, et un homme qui a mené la famille Lecocq<sup>3</sup> n'a pas eu grande peine à faire consentir un artiste à se marier séparé de biens avec sa femme. J'aurai l'œil au contrat pour bien faire stipuler les donations qu'il se propose de te constituer. Allons, mon enfant, j'espère être grand-père, sarpeju ! je veux m'occuper déjà de mes petits-enfants : jure-moi donc ici de ne jamais rien signer en fait d'argent que par mon conseil ; et si j'allais trouver trop tôt le père Chevreul, jure-moi de consulter le jeune Lebas, ton beau-frère. Promets-le-moi.

— Oui, mon père, je vous le jure. »

1. « Tant mieux », en latin. Mais le ton, vu le contexte, est réticent.

2. Avant l'édition Furne on lisait : « cinquante mille », indication plus cohérente avec le début du texte et les sommes données à Virginie lors de son propre mariage (voir p. 31).

3. Voir p. 45.



*Le mariage : sortie de l'église.*  
Gravure sur bois par Maurice Bosc d'après Louis Dunki.  
Paris, Librairie Conquet, L. Carteret et Cie Successeurs, 1899.  
(Bibliothèque de la Maison de Balzac.)

À ces mots prononcés d'une voix douce, le vieillard baisa sa fille sur les deux joues. Ce soir-là, tous les amants dormirent presque paisiblement que monsieur et madame Guillaume.

Quelques mois après ce mémorable dimanche, le maître-autel de Saint-Léon fut témoin de deux mariages bien différents. Augustine et Théodore s'y présentèrent dans tout l'éclat du bonheur, les yeux pleins d'amour, parés de toilettes élégantes, attendus par un brillant équipage. Venue dans un bon remise<sup>1</sup> avec sa famille, Virginie, appuyée sur le bras de son père, suivait sa jeune sœur humblement et dans de plus simples atours, comme une ombre nécessaire aux harmonies de ce tableau. Monsieur Guillaume s'était donné toutes les peines imaginables pour obtenir à l'église que Virginie fût mariée avant Augustine; mais il eut la douleur de voir le haut et le bas clergé s'adresser en toute circonstance à la plus élégante des mariées. Il entendait quelques-uns de ses voisins approuver singulièrement le bon sens de mademoiselle Virginie qui faisait, disaient-ils, le mariage le plus solide, et restait fidèle au quartier; tandis qu'ils lancèrent quelques brocards suggestés par l'envie sur Augustine qui épousait un artiste, un noble; ils ajoutèrent avec une sorte d'effroi que, si les Guillaume avaient de l'ambition, la draperie était perdue. Un vieux marchand d'éventails ayant dit que ce mange-tout-là l'aurait bientôt mise sur la paille, le père Guillaume s'applaudit *in petto* de sa prudence dans les conventions matrimoniales. Le soir, après un bal somptueux, suivi d'un de ces soupers planhureux dont le souvenir commence à se perdre dans la génération présente, monsieur et madame Guillaume restèrent dans leur hôtel de la rue du Colombier<sup>2</sup> où la noce avait eu lieu, monsieur et madame Lebas retourneraient dans leur remise à la vieille

1. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle le nom masculin « remise » (abréviation de « voiture de remise », voiture habituellement garnie sous avari, contrairement aux fiacres qui attendent dans la rue), désigne une voiture de location à quatre places : « coussin », disait M. Guillaume, mais rien à voir avec le « brillant équipage » de la cadette. 2. Cette rue est aujourd'hui une partie de la rue Jacob (VI<sup>e</sup> arrondissement).

maison de la rue Saint-Denis pour y diriger la naufrage du Chat-qui-pelote, l'artiste ivre de bonheur prit entre ses bras sa chère Augustine, l'enleva vivement quand leur coupé arriva rue des Trois-Frères<sup>2</sup>, et la porta dans un appartement que tous les arts avaient embelli.

La fougue de passion qui possédait Théodore fit dévorer au jeune ménage près d'une année entière sans que le moindre nuage vînt altérer l'azur du ciel sous lequel ils vivaient. Pour ces deux amants, l'existence n'eut rien de pesant. Théodore répandait sur chaque journée d'in croyables *fortunes*<sup>4</sup> de plaisirs, il se plaisait à varier les emportements de la passion, par la molle langueur de ces repos où les âmes sont lancées si haut dans l'extase qu'elles semblent y oublier l'union corporelle. Incapable de réfléchir, l'heureuse Augustine se prêtait à l'allure ondulante de son bonheur; elle ne croyait pas faire encore assez en se livrant toute à l'amour permis et saint du mariage; simple et naïve, elle ne connaissait d'ailleurs ni la coquetterie des refus, ni l'empire qu'une jeune demoiselle du grand monde se crée sur un mari par d'adroits caprices; elle aimait trop pour calculer l'avenir, et n'imaginait pas qu'une vie si délicieuse pût jamais cesser. Heureuse d'être alors tous les plaisirs de son mari, elle crut que cet inextinguible amour serait toujours pour elle la plus belle de toutes les parures, comme son dévouement et son obéissance seraient un éternel attrait. Enfin, la félicité de l'amour l'avait rendue si brillante, que sa beauté lui inspira de l'orgueil et lui donna la conscience de pouvoir toujours régner sur un homme aussi facile à enflammer que monsieur de Sommervieux. Ainsi

1. Forme vieillie du mot « nef » (vaisseau); Balzac oppose ainsi nettement le magasin, signe du passé mais aussi de la sagesse financière, au monde déraisonnable dans lequel Sommervieux entraîne sa femme. 2. Aujourd'hui la partie nord de la rue Taibout; les Sommervieux s'installent dans le quartier récent et riche de la Chaussée-d'Antin. 3. Cette incorrection (reprise d'un nom singulier par un pronom pluriel) est assez fréquente chez Balzac (voir encore p. 67 et p. 79). 4. En italien, car ce mot calqué sur l'italien est à l'époque un néologisme; il désigne l'ornementation virtuose du chant, dans l'opéra rossinien notamment. Sur tout ce passage, voir la Préface, p. 8-9.

son état de femme ne lui apporta d'autres enseignements que ceux de l'amour. Au sein de ce bonheur, elle resta l'ignorante petite fille qui vivait obscurément rue Saint-Denis, et ne pensa point à prendre les manières, l'instruction, le ton du monde dans lequel elle devait vivre. Ses paroles étant des paroles d'amour, elle y déployait bien une sorte de souplesse d'esprit et une certaine délicatesse d'expression ; mais elle se servait du langage commun à toutes les femmes quand elles se trouvent plongées dans la passion qui semble être leur élément. Si, par hasard, une idée discordante avec celles de Théodore était exprimée par Augustine, le jeune artiste en riait comme on rit des premières fautes que fait un étranger, mais qui finissent par fatiguer s'il ne se corrige pas. Malgré tant d'amour, à l'expiration de cette année aussi charmante que rapide, Sommerieux sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Sa femme était d'ailleurs enceinte. Il revit ses amis. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit un enfant, il travailla sans doute avec ardeur ; mais parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers fut celle de la duchesse de Carignano qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste. Quand Augustine fut rétablie, quand son fils ne réclama plus ces soins assidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Théodore en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour-propre que nous donne la société quand nous y apparaissons avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration. Parcourir les salons en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari, se voir jalosée par les femmes, fut pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs ; mais ce fut le dernier reflet que devait jeter son bonheur conjugal. Elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées. Dompné pendant près de deux ans et démi par les premiers emportements de l'amour, le caractère de Sommerieux

reprit, avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pente et ses habitudes un moment détournées de leur cours. La poésie, la peinture et les exquises jouissances de l'imagination possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte n'avaient pas été trompés chez Théodore pendant ces deux années, ils avaient trouvé seulement une pâture nouvelle. Quand les champs de l'amour furent parcourus, quand l'artiste eut, comme les enfants, cueilli des roses et des bluets<sup>1</sup> avec une telle avidité qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses plus belles compositions, il l'entendait s'écrier comme eût fait le père Guillaume : « C'est bien joli ! » Cette admiration sans chaleur ne provenait pas d'un sentiment consciencieux, mais de la croyance sur parole de l'amour. Augustine préférerait un regard au plus beau tableau. Le seul sublime qu'elle connaît était celui du cœur. Enfin, Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle : sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habitait pas sa sphère, elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, elle ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs ; elle marchait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux. Les esprits ordinaires ne peuvent pas apprécier les souffrances renaissantes de l'être qui, uni à un autre par le plus intime de tous les sentiments, est obligé de refouler sans cesse les plus chères expansions de sa pensée, et de faire rentrer dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, ce supplice est d'autant plus cruel que le sentiment qu'il porte à son compagnon ordonne, par sa première loi, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre, et de confondre les effusions de la pensée aussi bien que les épanchements de l'âme. On ne trompe pas impunément les volontés de

1. La graphie aujourd'hui dominante est plutôt « bluets ». Dans tout ce passage, Balzac esquisse les thèmes de son important essai *Des artistes*, écrit quelques semaines après *Gloire et malheur*, et inséré dans la revue *La Silhouette* juste avant la publication des *Scènes de la vie privée* (voir *Œuvres diverses*, Gallimard, Pléiade, t. II, p. 707-720).

la nature : elle est inexorable comme la Nécessité, qui, certes, est une sorte de nature sociale. Sommerieux se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, en espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme, et développerait en elle les germes de haute intelligence engourdis que quelques esprits supérieurs croient préexistants chez tous les êtres ; mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Au premier dîner que donna Théodore, elle entendit un jeune peintre disant avec cette enfance légère qu'elle ne sut pas reconnaître et qui aboutit une plaisanterie de toute irréligion : « Mais, madame, votre paradis n'est pas plus beau que la *Transfiguration* de Raphaël ? Eh bien, je me suis lassé de la regarder<sup>1</sup>. » Augustine apporta donc dans cette société spirituelle un esprit de défiance qui n'échappait à personne, elle gêna. Les artistes gênés sont impritoyables : ils fuient ou se moquent. Madame Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrer la dignité qui lui semblait l'apanage d'une femme mariée ; et quoiqu'elle s'en fût souvent moquée, Augustine ne sut pas se défendre d'une légère imitation de la prudence maternelle. Cette exagération de pudeur, que n'évitaient pas toujours les femmes vertueuses, suggéra quelques épigrammes à coups de crayon dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que Sommerieux pût s'en fâcher. Ces plaisanteries eussent été même plus cruelles, elles n'étaient après tout que des représailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien ne pouvait être léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle de Théodore des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en croissant. Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant, et l'amour du peintre le

1. Ce chef-d'œuvre se trouve depuis 1815 au musée du Vatican, mais à l'époque où se situe ce passage (vers 1814) Augustine aurait pu le voir, puisque, enlevé d'Italie par l'occupant français en 1797, il était exposé au Louvre. L'allusion n'est donc pas faite au hasard mais, comme souvent dans *La Comédie humaine*, reflète l'actualité.

descendait. Il jugea sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières envers elle, et se crut fort innocent en lui cachant des pensées qu'elle ne comprenait pas et des écarts peu justifiables au tribunal d'une conscience bourgeoise. Augustine se renferma dans une douleur morne et silencieuse. Ces sentiments secrets mirent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en lui voyant réserver pour le monde les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Bientôt, elle interpréta fatalement les discours spirituels qui se tenaient dans le monde sur l'inconstance des hommes. Elle ne se plaignit pas, mais son attitude équivalait à des reproches. Trois ans après son mariage, cette femme jeune et jolie qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse enviée de tant de gens insouciantes et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à de violents chagrins ; ses couleurs pâlirent, elle réfléchit, elle compara ; puis, le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs, en espérant que cette conduite généreuse lui ferait recouvrer tôt ou tard l'amour de son mari ; mais il n'en fut pas ainsi. Quand Sommerieux, fatigué de travail, sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si promptement son ouvrage que le peintre ne pût apercevoir sa femme raccommoquant avec toute la minutie d'une bonne ménagère le linge de la maison et le sien. Elle fournissait avec générosité, sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari ; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Théodore, elle se montrait économe soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique. Cette conduite est incompatible avec le laissez-aller<sup>1</sup> des artistes qui, sur la fin de leur carrière, ont tant joui de la vie qu'ils ne se demandent jamais la

1. Nous respectons la graphie à laquelle tenait absolument Balzac.

raison de leur ruine. Il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte brillante de leur lune de miel s'éteignit et les mit dans une profonde obscurité. Un soir, la triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parlant avec enthousiasme de madame la duchesse de Carigliano, reçut d'une amie quelques avis méchamment charitables sur la nature de l'attachement qu'avait conçu Sommervieux pour cette célèbre coquette de la cour impériale. À vingt et un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-six ans. En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes désertes pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait, ni à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et la pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courisée par les hommes les plus séduisants ; mais elle resta solitaire et vertueuse. Quelques paroles de dédain, échappées à son mari, lui donnèrent un incroyable dégoût. Une lueur fatale lui fit entrevoir les défauts de contact qui, par suite des mesquineries de son éducation, empêchaient l'union complète de son âme avec celle de Théodore : elle eut assez d'amour pour l'absoudre et pour se condamner. Elle pleura des larmes de sang<sup>2</sup>, et reconnut trop tard qu'il est des mésalliances d'esprit aussi bien que des mésalliances de moeurs et de rang. En songeant aux délices printanières<sup>3</sup> de son union, elle comprit l'étendue du bonheur passé, et convint en elle-même qu'une si riche moisson d'amour était une vie entière qui ne pouvait se payer que par du malheur. Cependant elle aimait trop sincèrement pour perdre toute espérance. Aussi

1. Inadvertance manifeste de Balzac : ce possessif ne renvoie à rien et se heurte, de plus, au « leur » précédant qui désigne les artistes.  
2. Expression emphatique proche de ce que dit l'Évangile de la sueur du Christ lors de son agonie, semblable à des gouttes de sang tombant à terre (Luc, 22, 44).  
3. Si Balzac respecte rarement l'usage pour « amours », il le fait ici pour « délices », autre mot masculin au singulier et féminin au pluriel.

osa-t-elle entreprendre à vingt et un ans de s'instruire et de rendre son imagination au moins digne de celle qu'elle admirait. « Si je ne suis pas poète, se disait-elle, au moins je comprendrai la poésie. » Et déployant alors cette force de volonté, cette énergie que les femmes possèdent toutes quand elles aiment, madame de Sommervieux tenta de changer son caractère, ses moeurs et ses habitudes ; mais en dévorant des volumes, en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir moins ignorante. La légèreté de l'esprit et les grâces de la conversation sont un don de la nature ou le fruit d'une éducation commencée au berceau. Elle pouvait apprécier la musique, en jouer, mais non chanter avec goût. Elle comprit la littérature et les beautés de la poésie, mais il était trop tard pour en orner sa belle mémoire. Elle entendait avec plaisir les entretiens du monde, mais elle n'y fournissait rien de brillant. Ses idées religieuses et ses préjugés d'enfance s'opposèrent à la complète émancipation de son intelligence. Enfin, il s'était glissé contre elle, dans l'âme de Théodore, une prévention qu'elle ne put vaincre. L'artiste se moquait de ceux qui lui vantaient sa femme, et ses plaisanteries étaient assez fondées : il imposait tellement à cette jeune et touchante créature qu'en sa présence, ou en tête-à-tête, elle tremblait. Embarrassée par son trop grand désir de plaire, elle sentait son esprit et ses connaissances s'évanouir dans un seul sentiment. La fidélité d'Augustine déplaît même à cet infidèle mari, qui semblait l'engager à commettre des fautes en taxant sa vertu d'insensibilité. Augustine s'efforça en vain d'abdiquer sa raison, de se plier aux caprices, aux fantaisies de son mari, et de se vouer à l'égoïsme de sa vanité ; elle ne recueillit point le fruit de ces sacrifices. Peut-être avaient-ils tous deux laissé passer le moment où les âmes peuvent se comprendre. Un jour le cœur trop sensible de la jeune épouse reçut un de ces coups qui font si fortement plier les liens du sentiment qu'on peut les croire rompus. Elle s'isola. Mais

1. « Imposer à quelqu'un », sans complètement direct : l'intimider, se faire respecter de lui. Cette construction vieillie revient p. 80.



bientôt une fatale pensée lui suggéra d'aller chercher des consolations et des conseils au sein de sa famille.

Un matin donc, elle se dirigea vers la grotesque façade de l'humble et silencieuse maison où s'était écoulée son enfance. Elle soupira en revoyant cette croisée d'où, un jour, elle avait envoyé un premier baiser à celui qui répandait aujourd'hui sur sa vie autant de gloire que de malheur<sup>2</sup>. Rien n'était changé dans l'autre où se rejuvenissait cependant le commerce de la draperie. La sœur d'Augustine occupait au comptoir antique la place de sa mère. La jeune affligée rencontra son beau-frère la plume derrière l'oreille, elle fut à peine écoutée, tant il avait l'air affairé; les redoutables signaux d'un inventaire général se faisaient autour de lui; aussi la quitta-t-il en la priant d'excuser<sup>3</sup>. Elle fut reçue assez froidement par sa sœur, qui lui manifesta quelque rancune. En effet, Augustine, brillante et descendant d'un joli équipage, n'était jamais venue voir sa sœur qu'en passant. La femme du prudent Lebas s'imagina que l'argent était la cause première de cette visite matinale, elle essaya de se maintenir sur un ton de réserve qui fit sourire plus d'une fois Augustine. La femme du peintre vit que, sauf les barbes au bonnet<sup>4</sup>, sa mère avait trouvé dans Virginie un successeur qui conservait l'antique honneur du Chat-qui-pelote. Au déjeuner, elle aperçut, dans le régime de la maison, certains changements qui faisaient honneur au bon sens de Joseph Lebas : les commis ne se levèrent pas au dessert, on leur laissait la faculté de parler, et l'abondance de la table annonçait une aisance sans luxe. La jeune élégante trouva les coupons d'une loge aux Français<sup>5</sup> où elle se

1. Voir p. 16 et n. 2. 2. Écho direct du titre de la nouvelle dans l'édition originale de 1830, *Gloire et malheur* (voir la Préface). 3. C'est bien le texte (on attendrait un complément d'objet). 4. Voir p. 27 et n. 1. 5. La Comédie-Française. Bien que le mot « coupon » soit à l'époque courant pour désigner les billets de théâtre pris à l'avance, il produit un curieux effet dans ce lieu rempli de coupons... d'étoffe. Façon discrète de suggérer que les Lebas s'élevèrent peu à peu au-dessus de leur condition? Les commerçants parisiens allaient plus volontiers dans les théâtres populaires (c'est d'ailleurs aux Variétés que s'étaient rendus les Guillaume pour fêter la fin de l'inventaire; voir p. 42).

souvint d'avoir vu sa sœur de loin en loin. Madame Lebas avait sur les épaules un cachemire dont la magnificence attestait la générosité avec laquelle son mari s'occupait d'elle. Enfin, les deux époux marchaient avec leur siècle. Augustine fut bientôt pénétrée d'attendrissement en reconnaissant, pendant les deux tiers de cette journée, le bonheur égal, sans exaltation, il est vrai, mais aussi sans orages, que goûtait ce couple convenablement assorti. Ils'avaient accepté la vie comme une entreprise commerciale où il s'agissait de faire avant tout honneur à ses affaires. En ne rencontrant pas dans son mari un amour excessif, la femme s'était appliquée à le faire naître. Insensiblement amené à estimer, à chérir Virginie, le temps<sup>2</sup> que le bonheur mit à éclore fut, pour Joseph Lebas et pour sa femme, un gage de durée. Aussi, lorsque la plaintive Augustine exposa sa situation douloureuse, elle à essuyer le déluge de lieux communs que la morale de la rue Saint-Denis fournissait à sa sœur.

« Le mal est fait, ma femme, dit Joseph Lebas, il faut chercher à donner de bons conseils à notre sœur. » Puis, l'habile négociant analysa lourdement les ressources que les lois et les mœurs pouvaient offrir à Augustine pour sortir de cette crise; il en numérotait pour ainsi dire les considérations, les rangea par leur force dans des espèces de catégories; comme s'il se fût agi de marchandises de diverses qualités; puis il les mit en balance, les pesa, et conclut en développant la nécessité où était sa belle-sœur de prendre un parti violent qui ne satisfît point l'amour qu'elle ressentait encore pour son mari; aussi ce sentiment se réveilla-t-il dans toute sa force quand elle entendit Joseph Lebas parlant de voies judiciaires<sup>3</sup>. Augustine remercia ses deux amis, et revint encore plus indécise qu'elle ne l'était avant de les avoir consultés. Elle hasarda alors de se rendre à l'antique hôtel de la rue du Colombier, dans le dessein de confier ses malheurs à son père et à sa mère, car elle ressemblait à ces malades arrivés à un état désespéré qui essaient de toutes les recettes et se

1. Voir p. 59 et n. 3. 2. Construction aujourd'hui incorrecte (voir p. 28 et n. 1). 3. C'est-à-dire de divorce. Voir plus loin p. 73.

confient même aux remèdes de bonne femme. Les deux vieillards reçurent leur fille avec une effusion de sentiment qui l'attendrit. Cette visite leur apportait une distraction qui, pour eux, valait un trésor. Depuis quatre ans, ils marchaient dans la vie comme des navigateurs<sup>1</sup> sans but et sans boussole. Assis au coin de leur feu, ils se racontaient l'un à l'autre tous les désastres du Maximin<sup>2</sup>, leurs anciennes acquisitions de draps, la manière dont ils avaient évité les banqueroutes, et surtout cette célèbre famille Lecocq, la bataille de Marengo du père Guillaume<sup>3</sup>. Puis, quand ils avaient épuisé les vieux procès, ils récapitulaient les additions de leurs inventaires les plus productifs, et se narraient encore les vieilles histoires du quartier Saint-Denis. À deux heures, le père Guillaume allait donner un coup d'œil à l'établissement du Chat-qui-pelote; en revenant, il s'arrêtait à toutes les boutiques, autrefois ses rivales, et dont les jeunes propriétaires espéraient entraîner le vieux négociant dans quelque escroquerie aventureux que, selon sa coutume, il ne refusait jamais positivement. Deux bons chevaux normands mouraient de gras-fondu<sup>4</sup> dans l'écurie de l'hôtel, madame Guillaume ne s'en servait que pour se faire traîner tous les dimanches à la grand-messe de sa paroisse. Trois fois par semaine ce respectable couple tenait table ouverte. Grâce à l'influence de son gendre Sommerieux, le père Guillaume avait été nommé membre du comité consultatif pour l'habillement des troupes<sup>5</sup>. Depuis que son mari s'était ainsi trouvé placé haut dans l'administration, madame Guillaume avait pris la détermination de représenter<sup>6</sup> : ses appartements étaient encombrés de tant

1. Cf. la « nauf » évoquée p. 59. 2. Voir p. 24 et n. 1. 3. Parce qu'à Marengo (1800) Bonaparte avait failli perdre avant de gagner de justesse; voir p. 45. 4. Le gras-fondu (ou la gras-fondure) est une maladie inflammatoire du cheval causée par la fatigue ou la chaleur; plus généralement, le mot désigne, comme ici, un embonpoint excessif et pathologique. 5. Ce comité dépendait du ministère de la Guerre. Guillaume poursuivit une carrière logée dans les fournitures d'État, puisque déjà, du temps de son activité, il habitait la garde impériale (voir p. 45). 6. « Représenter », dans ce emploi intransitif aujourd'hui vieilli, signifie : en imposer par son train de vie.

d'ornements d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur certaine, que la pièce la plus simple y ressemblait à une chapelle. L'économie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des accessoires de cet hôtel. L'on eût dit que monsieur Guillaume avait en vue de faire un placement d'argent jusque dans l'acquisition d'un flambeau. Au milieu de ce bazar<sup>1</sup>, dont la richesse accusait le désœuvrement des deux époux, le célèbre tableau de Sommerieux avait obtenu la place d'honneur, et faisait la consolation de monsieur et madame Guillaume qui tournaient vingt fois par jour leurs yeux harnachés de besicles vers cette image de leur ancienne existence, pour eux si active et si amusante. L'aspect de cet hôtel et de ces appartements où tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle donné par ces deux êtres qui semblaient échoués sur un rocher d'or loin du monde et des idées qui font vivre, surprirent Augustine; elle contemplait en ce moment la seconde partie du tableau dont le commencement l'avait frappée chez Joseph Lebas, celui d'une vie agitée quoique sans mouvement, espèce d'existence mécanique et instinctive semblable à celle des castors; elle eut alors je ne sais quel orgueil de ses chagrins, en pensant qu'ils prenaient leur source dans un bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences comme celle dont le vide lui semblait horrible. Cependant elle cacha ce sentiment peu charitable, et déploya pour ses vieux parents les grâces nouvelles de son esprit, les coquettes de tendresse que l'amour lui avait révélées, et les disposa favorablement à écouter ses doléances matrimoniales. Les vieilles gens ont un faible pour ces sortes de confidences. Madame Guillaume voulut être instruite des plus légers détails de cette vie étrange qui, pour elle, avait quelque chose de fabuleux. Les voyages du baron de La Hontan, qu'elle commençait toujours sans jamais les achever, ne lui apprirent rien de plus inouï sur les sauvages du Canada<sup>2</sup>.

1. Magasin où l'on trouve de tout (cf. « Bazar de l'Hôtel-de-Ville »). Le sens familier moderne de « désordre » n'apparaît qu'après 1840. 2. Dans son *Nouveau Voyage en Amérique septentrionale* (La Haye,

« Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes nues, et tu as la simplicité de croire qu'il les dessine ? »

A cette exclamation, la grand-mère posa ses lunettes sur une petite travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses genoux élevés par une chauffelette, son piédestal favori.

« Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des modèles.

— Il s'est bien gardé de nous dire tout cela quand il t'a demandée en mariage. Si je t'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un homme qui fait un pareil métier. La religion défend ces horreurs-là, ça n'est pas moral. À quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre chez lui ?

— Mais à une heure, deux heures... »

Les deux époux se regardèrent dans un profond étonnement.

« Il joue donc ? dit monsieur Guillaume. Il n'y avait que les joueurs qui, de mon temps, rentrassent si tard. »

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

« Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre, reprit madame Guillaume. Mais non, tu te couches, n'est-ce pas ? Et quand il a perdu, le monstre te réveille.

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très gai. Assez souvent même, quand il fait beau, il me propose de me lever pour aller dans les bois.

— Dans les bois, à ces heures-là ? Tu as donc un bien petit appartement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui faille ainsi courir pour... Mais c'est pour t'enthousiasmer, que le scélérat te propose ces parties-là. Il veut se débarrasser de toi. A-t-on jamais vu un homme établi, qui a un commerce tranquille, galopant ainsi comme un loup-garou ?

— Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que,

1703). La Hontan (1666-1715) racontait sa vie de soldat au Canada à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec tant d'extravagance qu'on soupçonna en effet (à tort) son voyage lui-même d'être « fabuleux ».

pour développer son talent, il a besoin d'exaltation. Il aime beaucoup les scènes qui...

— Ah ! je lui en ferai de belles, des scènes, moi, s'écria madame Guillaume en interrompant sa fille. Comment peux-tu garder des ménagements avec un homme pareil ? D'abord, je n'aime pas qu'il ne boive, que de l'eau. Ça n'est pas sain. Pourquoi montre-t-il de la répugnance à voir les femmes quand elles mangent ? Quel singulier genre ! Mais c'est un fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas possible. Un homme ne peut pas partir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer, est-ce qu'on peint la mer ? Il te fait des contes à dormir debout... »

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari ; mais madame Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel un reste d'habitude la fit obéir, et sa mère<sup>3</sup> s'écria d'un ton sec : « Tiens, ne me parle pas de cet homme-là ! il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et t'épouser. Les gens sans religion sont capables de tout. Est-ce que Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose, de rester des trois jours sans me dire ouf, et de babiller ensuite comme une pie borgne ? »

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les gens supérieurs. S'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens à talent.

— Eh bien ! que les gens à talent restent chez eux, et ne se marient pas. Comment ! un homme à talent rendra

1. Balzac évoque ici un dégoût qu'en 1829 il prêtait à Byron dans la Méditation XIII de la *Physiologie du mariage* (voir *La Comédie humaine*, Pétade, t. XI, p. 1031) ; dans la même œuvre, il disait comme s'il pensait déjà à notre nouvelle, que « les plaisirs, les idées et la morale d'un lord Byron ne doivent pas être ceux d'un bonnetier » (p. 1023). 2. Peut-être, mais en bon dandy il suit la mode — ou plutôt Balzac pense à ce qui est à la mode au moment où il écrit : c'est la duchesse de Berry qui avait lancé la vogue des bains de mer à Dieppe. 3. Reprise grammaticalement inutile (« et s'écria » serait clair) mais qui insiste sur l'infériorité d'Augustine dans ce moment de désarroi.

sa femme malheureuse ! et parce qu'il a du talent, ce sera bien ? Talent, talent ! Il n'y a pas de talent à dire comme lui blanc et noir à toute minute, à couper la parole aux gens, à battre du tambour chez soi, à ne jamais vous laisser savoir sur quel pied danser ; à forcer une femme de ne pas s'amuser avant que les idées de monsieur ne soient gaies ; d'être triste, dès qu'il est triste.

— Mais, ma mère, le propre de ces imaginations-là...

— Qu'est-ce que c'est que ces imaginations-là ? reprit madame Guillaume en interrompant encore sa fille. Il en a de belles, ma foi ! Qu'est-ce qu'un homme auquel il prend tout à coup, sans consulter de médecin, la fantaisie de ne manger que des légumes ? Encore, si c'était par religion, sa diète lui servirait à quelque chose ; mais il n'en a pas plus qu'un huguenot<sup>1</sup>. A-t-on jamais vu un homme aimer, comme lui, les chevaux plus qu'il n'aime son prochain, se faire friser les cheveux comme un païen, coucher des statues sous de la mousseline<sup>2</sup>, faire fermer ses fenêtres le jour pour travailler à la lampe ? Tiens, laisse-moi, s'il n'était pas si grossièrement immoral, il serait bon à mettre aux Petites-Maisons<sup>3</sup>. Consulte monsieur Lorrain, le vicaire de Saint-Sulpice<sup>4</sup>, demande-lui son avis sur tout cela, il te dira que ton mari ne se conduit pas comme un chrétien...

— Oh ! ma mère ! pouvez-vous croire...

— Oui, je le crois ! Tu l'as aimé, tu n'aperçois rien de ces choses-là. Mais moi, vers les premiers temps de son mariage, je me souviens de l'avoir rencontré dans les Champs-Élysées. Il était à cheval. Eh bien, il galopait par moment ventre à terre, et puis il s'arrêtait pour aller pas à pas. Je me suis dit alors : "Voilà un homme qui n'a pas de logement."

— Ah ! s'écria monsieur Guillaume en se frottant les

1. Pour l'intolérante Mme Guillaume, protestant et athée, c'est la même chose... 2. Cette indication curieuse reste à éclaircir.

3. Hôpital fondé au xv<sup>e</sup> siècle dans la rue de Sévres actuelle et qui, jusqu'en 1801, servit d'asile psychiatrique. 4. La paroisse des Guillemines. Ce vieux prêtre (il est né en 1752) joue un rôle non négligeable dans la nouvelle de 1843 *Honorine*.

mains, comme j'ai bien fait de t'avoir mariée séparée de biens avec cet original-là ! »

Quand Augustine eut l'imprudence de raconter les griefs véritables qu'elle avait à exposer contre son mari, les deux vieillards restèrent muets d'indignation. Le mot de divorce fut bientôt prononcé par madame Guillaume. Au mot de divorce, l'inactif négociant fut comme réveillé. Stimulé par l'amour qu'il avait pour sa fille, et aussi par l'agitation qu'un procès allait donner à sa vie sans événements, le père Guillaume prit la parole. Il se mit à la tête de la demande en divorce, la dirigea, plaïda presque, il offrit à sa fille de se charger de tous les frais, de voir les juges, les avoués, les avocats, de remuer ciel et terre. Madame de Sommervieux, effrayée, refusa les services de son père, dit qu'elle ne voulait pas se séparer de son mari, dût-elle être dix fois plus malheureuse encore, et ne parla plus de ses chagrins. Après avoir été accablée par ses parents de tous ces petits soins muets et consolateurs par lesquels les deux vieillards essayèrent de la dédommager, mais en vain, de ses peines de cœur, Augustine se retira en sentant l'impossibilité de parvenir à faire bien juger les hommes supérieurs par des esprits faibles. Elle apprit qu'une femme devait cacher à tout le monde, même à ses parents, des malheurs pour lesquels on rencontre si difficilement des sympathies. Les orages et les souffrances des sphères élevées ne sont appréciés que par les nobles esprits qui les habitent. En toute chose, nous ne pouvons être jugés que par nos pairs.

1. Le divorce est légalement possible puisque nous sommes, d'après la chronologie de l'intrigue, en 1814 (il ne fut supprimé qu'à partir de 1816) ; mais il faudrait en effet à M. Guillaume « remuer ciel et terre » car, si l'on ne peut prouver qu'il y a eu sévices ou injures graves, Augustine et Théodore ne pourront, dans le cadre du décret du 20 mars 1803 intégré ensuite au Code civil, divorcer que par la procédure rare et très réglementée du consentement mutuel ; l'adultère masculin, en effet, ne permet à la femme de demander le divorce que si son mari entretient une concubine au domicile conjugal... Augustine pourrait en revanche demander la séparation de corps (c'est ce que Balzac avait envisagé sur le manuscrit), mais de toute façon cette solution « ne satisfait point l'amour qu'elle ressent[il] encore pour son mari » (p. 67).

La pauvre Augustine se retrouva donc dans la froide atmosphère de son ménage, livrée à l'horreur de ses méditations. L'étude n'était plus rien pour elle, puisque l'étude ne lui avait pas rendu le cœur de son mari. Initiée aux secrets de ces âmes de feu mais privée de leurs ressources, elle participait avec force à leurs peines sans partager leurs plaisirs. Elle s'était dégoûtée du monde, qui lui semblait mesquin et petit devant les événements des passions. Enfin, sa vie était manquée. Un soir, elle fut frappée d'une pensée qui vint illuminer ses ténébreux chagrins comme un rayon céleste. Cette idée ne pouvait sourire qu'à un cœur aussi pur, aussi vertueux que l'était le sien. Elle résolut d'aller chez la duchesse de Carigliano, non pas pour lui redemander le cœur de son mari, mais pour s'y instruire des artifices qui le lui avaient enlevé; mais pour intéresser à la mère des enfants de son ami cette orgueilleuse femme du monde; mais pour la fléchir et la rendre complice de son bonheur à venir comme elle était l'instrument de son malheur présent. Un jour donc, la timide Augustine, armée d'un courage surnaturel, monta en voiture à deux heures après midi, pour essayer de pénétrer jusqu'au boudoir de la célèbre coquette, qui n'était jamais visible avant cette heure-là. Madame de Sommervieux ne connaissait pas encore les antiques et somptueux hôtels du faubourg Saint-Germain. Quand elle parcourut ces vestibules majestueux, ces escaliers grandioses, ces salons immenses ornés de fleurs malgré les rigueurs de l'hiver, et décorés avec ce goût particulier aux femmes qui sont nées dans l'opulence ou avec les habitudes distinguées de l'aristocratie, Augustine eut un affreux serrement de cœur : elle envia les secrets de cette élégance de laquelle elle n'avait jamais eu l'idée, elle respira un air de grandeur qui lui expliqua l'attrait de cette maison pour son mari. Quand elle parvint aux petits<sup>2</sup>

1. Balzac préfère le relatif composé à « dont », que nous employons aujourd'hui plus naturellement dans une construction de ce genre.  
2. Ce qualificatif ne désigne évidemment pas leur surface mais indique qu'il s'agit là de la partie non mondaine du logement, celle où ne sont habituellement admis que les intimes.

appartements de la duchesse, elle éprouva de la jalousie et une sorte de désespoir, en y admirant la voluptueuse disposition des meubles, des draperies et des étoffes tendues. Là le désordre était une grâce, là le luxe affectait une espèce de dédain pour la richesse. Les parfums répandus dans cette douce atmosphère flattaient l'odorat sans l'offenser. Les accessoires de l'appartement s'harmoniaient avec une vue ménagée par des glaces sans tain sur les pelouses d'un jardin planté d'arbres verts. Tout était séduction, et le calcul ne s'y sentait point. Le génie de la maîtresse de ces appartements respirait tout entier dans le salon où attendait Augustine. Elle tâcha d'y deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars; mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans le désordre comme dans la symétrie, et pour la simple Augustine ce fut lettres closes. Tout ce qu'elle put y voir, c'était que la duchesse était une femme supérieure en tant que femme. Elle eut alors une pensée douloureuse.

« Hélas ! serait-il vrai, se dit-elle, qu'un cœur aimant et simple ne suffise pas à un artiste; et pour balancer le poids de ces âmes fortes, faut-il les unir à des âmes féminines dont la puissance soit pareille à la leur ? Si j'avais été élevée comme cette sirène, au moins nos armes eussent été égales au moment de la lutte. »

« Mais je n'y suis pas ! » Ces mots secs et brefs, quoique prononcés à voix basse dans le boudoir voisin, furent entendus par Augustine dont le cœur palpita.

« Cette dame est là, répliqua la femme de chambre.

— Vous êtes folle, faites donc entrer », répondit la duchesse dont la voix devenue douce avait pris l'accent affectueux de la politesse. Evidemment, elle désirait alors être entendue.

Augustine s'avança timidement. Au fond de ce frais boudoir elle vit la duchesse voluptueusement couchée sur une ottomane en velours vert placé au centre d'une espèce de demi-cercle dessiné par les plis moelleux d'une

1. Voir p. 18 et n. 1.

mousseline tendue sur un fond jaune<sup>1</sup>. Des ornements de bronze doré, disposés avec un goût exquis, rehaussaient encore cette espèce de dais sous lequel la duchesse était posée comme une statue antique. La couleur foncée du velours ne lui faisait perdre aucun moyen de séduction. Un demi-jour, ami de sa beauté, semblait être plutôt un reflet qu'une lumière. Quelques fleurs rares élevaient leurs têtes embaumées au-dessus des vases de Sèvres les plus riches. Au moment où ce tableau s'offrit aux yeux d'Augustine étonnée, elle avait marché si doucement qu'elle put surprendre un regard de l'enchanteresse. Ce regard semblait dire à une personne que la femme du peintre n'aperçut pas d'abord : « Restez, vous allez voir une jolie femme, et vous me rendrez sa visite moins ennuyeuse. »

À l'aspect d'Augustine, la duchesse se leva et la fit asseoir près d'elle.

« À quoi dois-je le bonheur de votre visite, madame ? dit-elle avec un sourire plein de grâces.

— Pourquoi tant de fausseté ? » pensa Augustine qui ne répondit que par une inclination de tête.

Ce silence était commandé. La jeune femme voyait devant elle un témoin de trop à cette scène. Ce personnage était, de tous les colonels de l'armée, le plus jeune, le plus élégant et le mieux fait. Son costume demi-bourgeois<sup>2</sup> faisait ressortir les grâces de sa personne. Sa figure pleine de vie, de jeunesse, et déjà fort expressive, était encore animée par de petites moustaches relevées en pointe et noires comme du jais, par une impériale<sup>3</sup> bien fournie, par des favoris soigneusement peignés et par une forêt de cheveux noirs assez en désordre. Il badinait avec une cravache, en manifestant une aisance et une liberté qui seyaient à l'air satisfait de sa physionomie ainsi qu'à la

1. Dans l'édition originale le velours de l'ottomane (canapé bas à dossier courbe) n'était pas vert, mais « gros bleu », c'est-à-dire presque violet, ce qui s'accordait beaucoup plus heureusement avec le jaune de la tenture. 2. C'est-à-dire mi-civil, mi-militaire. 3. Ce mot, d'emploi récent en ce sens à l'époque de Balzac, désigne une barbe limitée aux poils qui poussent juste sous la levre inférieure.

recherche de sa toilette ; les rubans<sup>1</sup> attachés à sa boutonnière étaient noués avec dédain, et il paraissait bien plus vain de sa jolie tournure que de son courage. Augustine regarda la duchesse de Carigliano en lui montrant le colonel par un coup d'œil dont toutes les prières furent comprises.

« Eh bien, adieu, d'Aiglemont<sup>2</sup>, nous nous retrouverons au bois de Boulogne. »

Ces mots furent prononcés par la sirène comme s'ils étaient le résultat d'une stipulation antérieure à l'arrivée d'Augustine, elle les accompagna d'un regard menaçant que l'officier méritait peut-être pour l'admiration qu'il témoignait en contemplant la modeste fleur qui contrastait si bien avec l'orgueilleuse duchesse. Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur les talons de ses bottes, et s'élança gracieusement hors du boudoir. En ce moment, Augustine, épiant sa rivale qui semblait suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont les fugitives expressions sont connues de toutes les femmes. Elle songea avec la douleur la plus profonde que sa visite allait être inutile : cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages pour ne pas avoir le cœur sans pitié.

« Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière ; mais le désespoir a sa folie, et doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi Théodore préfère votre maison à toute autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui. Hélas ! je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus que suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame. Deux ans de larmes n'ont point effacé son image de mon cœur, quoique j'aie perdu le sien. Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous ; et je viens à vous, vous demander par quels moyens je puis triompher de vous-même. Oh, madame ! s'écria la jeune femme en saisissant avec ardeur la main de sa rivale qui la lui

1. Probablement ceux de la Légion d'honneur. 2. Ce séducteur immoral et médisant joue son rôle principal dans le roman *La Femme de trente ans* (achevé en 1842).

laisssa prendre, je ne prierai jamais Dieu pour mon propre bonheur avec autant de ferveur que je l'implorerais pour le vôtre, si vous m'aidez à reconquérir, je ne dirai pas l'amour, mais l'amitié de Sommervieux. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah ! dites-moi comment vous avez pu lui plaire et lui faire oublier les premiers jours de... »

À ces mots, Augustine, suffoquée par des sanglots mal contenus, fut obligée de s'arrêter. Honteuse de sa faiblesse, elle cacha son visage dans un mouchoir qu'elle inonda de ses larmes.

« Êtes-vous donc enfant, ma chère petite belle ? » dit la duchesse, qui séduite par la nouveauté de cette scène et attendant malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fût peut-être à Paris prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux en la flattant par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié. Après un moment de silence, la coquette, emprisonnant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse : « Pour premier avis, je vous conseillerais de ne pas pleurer ainsi, les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins qui rendent malade, car l'amour ne reste pas longtemps sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plaît, mais elle finit par allonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, nos tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient toujours gais.

— Ah ! madame, il ne dépend pas de moi de ne pas sentir. Comment peut-on, sans éprouver mille morts, voir ternir, décolorer, indifférent, une figure qui jadis rayonnait d'amour et de joie ? Je ne sais pas commander à mon cœur.

— Tant pis, chère belle ; mais je crois déjà savoir toute votre histoire. D'abord, imaginez-vous bien que si votre mari vous a été infidèle, je ne suis pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerais, par amour-propre : il était célèbre et n'allait nulle part.

Je vous aime déjà trop pour vous dire toutes les folies qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi. Il finirait par me compromettre. Je connais trop le monde, ma chère, pour vouloir me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur. Sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser ! c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux ! jamais. Fi donc ! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge, à y savourer ses brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas ? Eh bien ! il faut essayer de vous armer contre la tyrannie.

— Ah, madame ! avant d'entrer ici, en vous y voyant, j'ai déjà reconnu quelques artifices que je ne soupçonnais pas.

— Eh bien, venez me voir quelquefois, et vous ne serez pas longtemps sans posséder la science de ces bagatelles, d'ailleurs assez importantes. Les choses extérieures sont, pour les sots, la moitié de la vie ; et pour cela, plus d'un homme de talent se trouve un sot malgré tout son esprit. Mais je gage que vous n'avez jamais rien su refuser à Théodore ?

— Le moyen, madame, de refuser quelque chose à celui qu'on aime !

— Pauvre innocente, je vous adorerais pour votre naïveté. Sachez donc que plus nous aimons, moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion. C'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et, qui pis est, délaissé tôt ou tard. Celui qui veut régner, doit...

— Comment, madame, faudra-t-il donc dissimuler, calculer, devenir fausse, se faire un caractère artificiel et

1. Voir p. 59 et n. 3.

pour toujours ? Oh ! comment peut-on vivre ainsi. Est-ce que vous pouvez... »

Elle hésita, la duchesse sourit.

« Ma chère, reprit la grande dame d'une voix grave, le bonheur conjugal a été de tout temps une spéculation, une affaire qui demande une attention particulière. Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus. Écoutez-moi, continua-t-elle en prenant le ton d'une confidence. J'ai été à même de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. Ceux qui se sont mariés ont, à quelques exceptions près, épousé des femmes nulles. Eh ! bien, ces femmes-là les gouvernaient, comme l'empereur nous gouverne, et étaient, sinon aimées, du moins respectées par eux. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh ! bien, mon ange, ces hommes femmes avaient le talent d'analyser le caractère de leurs maris ; sans s'épouvanter comme vous de leurs supériorités, elles avaient adroitement remarqué les qualités qui leur manquaient ; et, soit qu'elles possédassent ces qualités, ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand étalage aux yeux de leurs maris qu'elles finissaient par leur imposer<sup>1</sup>. Enfin, apprenez encore que ces âmes qui paraissent si grandes ont toutes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. En prenant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de ce but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteries, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux qui, par la mobilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel ! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie. C'est un combat...

— Oh ! il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre pouvoir est tout facile. Aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser par un homme : on ne se relève d'une pareille chute que par des manœuvres odieuses.

1. Voir p. 65 et n. 1.

Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen de mettre votre mari à la chaîne.»

Elle se leva pour guider en souriant la jeune et innocente apprentie des Russes conjugales à travers le dédale de son petit palais. Elles arrivèrent toutes deux à un escalier dérobé qui communiquait aux appartements de réception. Quand la duchesse tourna le secret de la porte, elle s'arrêta, regarda Augustine avec un air imitable de finesse et de grâce : « Tenez, le duc de Carigliano m'adore, eh ! bien, il n'ose pas entrer par cette porte sans ma permission. Et c'est un homme qui a l'habitude de commander à des milliers de soldats<sup>1</sup>. Il sait affronter les batteries, mais devant moi... il a peur. »

Augustine soupira. Elles parvinrent à une somptueuse galerie où la femme du peintre fut amenée par la duchesse devant le portrait que Théodore avait fait de mademoiselle Guillaume. À cet aspect, Augustine jeta un cri.

« Je savais bien qu'il n'était plus chez moi, dit-elle, mais... ici ! »

— Ma chère petite, je ne l'ai exigé que pour voir jusqu'à quel degré de bêtise un homme de génie peut atteindre. Tôt ou tard, il vous aurait été rendu par moi, car je ne m'attendais pas au plaisir de voir ici l'original devant la copie. Pendant que nous allons achever notre conversation, je le ferai porter dans votre voiture. Si, armée de ce talisman, vous n'êtes pas maîtresse de votre mari pendant cent ans, vous n'êtes pas une femme, et vous mériterez votre sort ! »

Augustine baisa la main de la duchesse, qui la pressa sur son cœur et l'embrassa avec une tendresse d'autant plus vive qu'elle devait être oubliée le lendemain. Cette scène aurait peut-être à jamais ruiné la candeur et la pureté d'une femme moins vertueuse qu'Augustine à qui les secrets révélés par la duchesse pouvaient être également salutaires et funestes, car la politique astucieuse des hautes sphères sociales ne convenait pas plus à Augustine que l'étroite raison de Joseph Lebas, ni la naïve morale de

1. Dans la fiction balzacienne (où il ne fait d'ailleurs que figurer), Carigliano est un des généraux de Napoléon.



madame Guillaume. Étrange effet des fausses positions où nous jetent les moindres contresens commis dans la vie ! Augustine ressemblait alors à un pâtre des Alpes surpris par une avalanche : s'il hésite, ou s'il veut écouter les cris de ses compagnons, le plus souvent il périt. Dans ces grandes crises, le cœur se brise ou se bronze.<sup>1</sup>

Madame de Sommervieux revint chez elle en proie à une agitation qu'il serait difficile de décrire. Sa conversation avec la duchesse de Carigliano éveillait une foule d'idées contradictoires dans son esprit. Comme les montons de la fable<sup>2</sup>, pleine de courage en l'absence du loup, elle se haranguait elle-même et se traçait d'admirables plans de conduite ; elle concevait mille stratagèmes de coquetterie ; elle parlait même à son mari, retrouvant, loin de lui, toutes les ressources de cette éloquence vraie qui n'abandonne jamais les femmes ; puis, en songeant au regard fixe et clair de Théodore, elle tremblait déjà. Quand elle demanda si monsieur était chez lui, la voix lui manqua. En apprenant qu'il ne reviendrait pas dîner, elle éprouva un mouvement de joie inexplicable. Semblable au criminel qui se pourvoit en cassation contre son arrêt de mort, un délai<sup>3</sup>, quelque court qu'il pût être, lui semblait une vie entière. Elle plaça le portrait dans sa chambre, et attendit son mari en se livrant à toutes les angoisses de l'espérance. Elle pressentait trop bien que cette tentative allait décider de tout son avenir, pour ne pas frissonner à toute espèce de bruit, même au murmure de sa pendule qui semblait appesantir ses terreurs en les lui mesurant. Elle tâcha de tromper le temps par mille artifices. Elle eut l'idée de faire une toilette qui la rendit semblable en tout point au portrait. Puis, connaissant le caractère inquiet de son mari, elle fit éclairer son appartement d'une manière inusitée, certaine qu'en rentrant la curiosité l'amènerait

1. Citation partielle d'une maxime de Chamfort (voir P. Citron, « Balzac lecteur de Chamfort », *L'Année balzacienne* 1969, p. 294, n. 8).  
2. Allusion vague ; rien, chez La Fontaine, ne correspond vraiment à ce schéma narratif, bien que P.-G. Castex (éd. des Classiques Garnier, p. 97, n. 2) propose *Le Loup et les brebis* (*Fables*, III, 13).  
3. Construction aujourd'hui incorrecte (cf. p. 28 et n. 1).



« Elle s'élança au cou de son mari et lui montra le portrait. »

Gravure par G. Staal.

Paris, chez Marescq et Compagnie et chez Gustave Havard, 1852.  
(Bibliothèque de la Maison de Balzac.)

chez elle. Minuit sonna, quand, au cri du jockey<sup>1</sup>, la porte de l'hôtel s'ouvrit. La voiture du peintre roula sur le pavé de la cour silencieuse.

« Que signifie cette illumination ? », demanda Théodore d'une voix joyeuse en entrant dans la chambre de sa femme.

Augustine saisit avec adresse un moment si favorable, elle s'élança au cou de son mari et lui montra le portrait. L'artiste resta immobile comme un rocher, et ses yeux se dirigèrent alternativement sur Augustine et sur la toile accusatrice. La timide épouse demi-morte, qui épiait le front changeant, le front terrifié de son mari<sup>2</sup>, en vit par degrés les rides expressives s'annonçant comme des veines; puis, elle crut sentir son sang se figer dans ses veines, quand, par un regard flamboyant et d'une voix profondément sourde, elle fut interrogée.

« Où avez-vous trouvé ce tableau ? »

— La duchesse de Carigliano me l'a rendu.

— Vous le lui avez demandé ?

— Je ne savais pas qu'il fût chez elle. »

La douceur ou plutôt la mélodie enchantée de la voix de cet ange eût attendri des Cannibales<sup>3</sup>, mais non un artiste en proie aux tortures de la vanité blessée.

« Cela est digne d'elle, s'écria l'artiste d'une voix tonnante. Je me vengerai, dit-il en se promenant à grands pas, elle en mourra de honte : je la peindrai ! oui, je la représenterai sous les traits de Messaline sortant à la nuit du palais de Claude<sup>4</sup>. »

1. Orthographe d'époque. Ce mot anglais d'importation récente désigne alors un domestique de petite taille qui conduit les chevaux non depuis la voiture elle-même, comme le cocher, mais monté sur un de ces chevaux. De cet emploi dérivé très vite le sens, seul usité aujourd'hui, de cavalier d'un cheval de course (cf. le Jockey-Club, fondé en 1836).  
2. Cf. p. 18, où Balzac attire l'attention du lecteur sur ce front « fatal », « prophétique » et causant l'« effroi ». 3. Majsouéle, car Balzac considère ce mot (dérivé du nom des Indiens anthropophages Caniba) comme un nom propre. 4. Messaline était la femme de l'empereur romain Claude, qu'elle haïssait par son inconduite publique. Le peintre réagit comme s'il était l'époux de la duchesse, et non le mari adultère d'Augustine...

— Théodore?... dit une voix mourante.

— Je la tueraï.

— Mon ami !

— Elle aime ce petit colonel de cavalerie, parce qu'il monte bien à cheval...

— Théodore !

— Eh ! laissez-moi », dit le peintre à sa femme avec un son de voix qui ressemblait presque à un rugissement.

Il serait odieux de peindre toute cette scène à la fin de laquelle l'ivresse de la colère suggéra à l'artiste des paroles et des actes qu'une femme, moins jeune qu'Augustine, aurait attribués à la démenée.

Sur les huit heures du matin, le lendemain, madame Guillaume surprit sa fille pâle, les yeux rouges, la coiffure en désordre, tenant à la main un mouchoir trempé de pleurs, contemplant sur le parquet les fragments épars d'une toile déchirée et les morceaux d'un grand cadre doré mis en pièces. Augustine, que la douleur rendait presque insensible, montra ces débris par un geste empreint de désespoir.

« Et voilà peut-être une grande perte, s'écria la vieille régente du Chat-qui-pelote. Il était ressemblant, c'est vrai ; mais j'ai appris qu'il y a sur le boulevard un homme qui fait des portraits charmants pour cinquante écus.

— Ah, ma mère !

— Pauvre petite, tu as bien raison ! répondit madame Guillaume qui méconnut l'expression du regard que lui jeta sa fille. Va, mon enfant, l'on n'est jamais si tendrement aimé que par sa mère. Ma mignonne, je devine tout ; mais viens me confier tes chagrins, je te consolerais. Ne t'ai-je pas déjà dit que cet homme-là était un fou ? Ta femme de chambre m'a conté de belles choses... Mais c'est donc un véritable monstre ! »

Augustine mit un doigt sur ses lèvres pâles, comme pour implorer de sa mère un moment de silence. Pendant cette terrible nuit, le malheur lui avait fait trouver cette patiente résignation qui, chez les mères et chez les femmes aimantes, surpasse, dans ses effets, l'énergie humaine et

révèle peut-être dans le cœur des femmes l'existence de certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme.

Une inscription gravée sur un cippe<sup>1</sup> du cimetière Montmartre indique que madame de Sommervieux est morte à vingt-sept ans. Dans les simples lignes de cette épitaphe, un ami de cette timide créature voit la dernière scène d'un drame. Chaque année, au jour solennel du 2 novembre<sup>2</sup>, il ne passe jamais devant ce jeune marbre sans se demander s'il ne faut pas des femmes plus fortes que ne l'était Augustine pour les puissantes étreintes du génie.

« Les humbles et modestes fleurs, écloses dans les vallées, meurent peut-être, se dit-il, quand elles sont transplantées trop près des cieux, aux régions où se forment les orages, où le soleil est brillant. »

Matifliers<sup>3</sup>, octobre 1829.

1. Colonne tronquée qui sert de monument funéraire. 2. Jour des morts, dans la religion catholique. 3. Le château de Matifliers (village de la forêt de L'Isle-Adam, au nord-ouest de Paris) appartenait à la famille de Talleyrand-Périgord. La duchesse d'Abrantès y séjourna en 1829 et Balzac, alors son amant, écrivit *La Maison du Chat-qui-pelote* auprès d'elle.

#### REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1799 — 20 mai : naissance à Tours d'Honoré Balzac. Son père, Bernard-François Balssa, né en 1746 dans la région d'Albi, aîné d'une famille de laboureurs, se fait appeler Balzac depuis 1776 ; il est directeur de l'administration des vivres pour la région militaire de Tours. Sa mère, Anne-Charlotte-Laure Sallambier, née à Paris en 1778, a pour grand-père maternel un marchand de galons de la rue Saint-Denis.
- 1800 — 29 septembre : naissance de Laure Balzac.
- 1802 — 18 avril : naissance de Laurence Balzac.
- 1807 — juin : Honoré, qui a vécu chez une nourrice jusqu'à l'âge de deux ans, puis en pension à Tours, devient interne au collège des Oratoriens à Vendôme. Il y reste, sans rentrer chez lui, jusqu'en 1813 ; durant cette période, sa mère vient le voir deux fois. — 21 décembre : naissance d'Henri, le dernier fils des Balzac, probablement adultérin.
- 1813 — 22 avril : Honoré quitte d'urgence le collège de Vendôme, semble-t-il pour surmerage. Il entre alors en pension à Paris et continue à ne pas vivre dans sa famille.
- 1816 — Novembre : Honoré, bachelier, s'inscrit en droit et, jusqu'en mars 1818, travaille comme clerc chez l'avoué Guillonnet-Merville.
- 1818 — Avril : Honoré entre comme clerc chez le notaire Passiez et y reste jusqu'en juin 1819 tout en continuant son droit.
- 1819 — Début août : Honoré, qui a renoncé à la carrière

BIBLIOGRAPHIE  
(par ordre chronologique)<sup>1</sup>

- Pierre LAUBRIET, *L'Intelligence de l'art chez Balzac*, Didier, 1961. Importante thèse sur le réalisme balzacien et le statut de l'artiste dans *La Comédie humaine*. Plusieurs passages sur *La Maison du Chat-qui-pelote*, notamment p. 189-192.
- Madeleine FARGEAUD, « Laurence la mal-aimée », *AB* 1961, p. 3-27 (Inédits du fonds Lovenjoul).
- Pierre-Georges CASTEX, édition critique de *La Maison du Chat-qui-pelote*, Garnier, 1963. Édition de référence.
- Olivier BONARD, *La Peinture dans la création balzacienne*, Droz, 1969. Sur *La Maison du Chat-qui-pelote*, p. 17-22.
- Max ANDRÉOLI, « Une nouvelle de Balzac, *La Maison du Chat-qui-pelote*. Ébauche d'une lecture totale », *AB* 1972, p. 43-80. Importante étude théorique.
- Anne-Marie MEININGER, édition critique de *La Maison du Chat-qui-pelote*, in *La Comédie humaine*, éd. dirigée par P.-G. Castex, Gallimard, Pleiade, t. I, 1976.
- André VANONCINI, « L'écriture de l'artiste dans *La Maison du Chat-qui-pelote* », *Romanisme*, n° 54, 1986, p. 58-66. Étude des problèmes posés par l'emploi que fait Balzac du mot « artiste ».
- Alex LASCAR, « La première ébauche de *La Maison du*

*Chat-qui-pelote* », *AB* 1988, p. 89-105 ; « Le début de *La Maison du Chat-qui-pelote* : de la seconde ébauche au Furne corrigé », *AB* 1989, p. 43-59. Fines études d'avant-texte et de variantes.

Muriel AMAR, « Autour de *La Maison du Chat-qui-pelote*. Essai de déchiffrement d'une enseigne », *AB* 1993, p. 141-155.

Roger PIERRON, *Balzac*, Fayard, 1994 (2<sup>e</sup> édition revue, 1999). La biographie de référence.

Danielle DUPUIS, « Spécificité et rôle du décor dans les *Scènes de la vie privée* », *AB* 1994, p. 139-153. Plusieurs indications sur *La Maison du Chat-qui-pelote*.

Michel DELON, « Le boudoir balzacien », *AB* 1998, p. 227-245. Sur *La Maison du Chat-qui-pelote*, p. 241-243.

1. En raison du nombre des références, le titre de la revue *L'Année balzacienne* (Garnier jusqu'en 1979, P.U.F. depuis 1980) est abrégé en *AB*.